



# LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

## New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 25 DÉCEMBRE 1830.

NO. 87

### FRANCE.

— On assure de nouveau que le roi ira habiter les Tuileries. L'époque paraît fixée au mois de décembre. Les travaux de l'aile nord du Louvre, qui doit joindre ce palais à celui des Tuileries, se poursuivront, dit-on, avec activité dans le courant de l'année prochaine. Déjà des ordres sont donnés pour la démolition des maisons placées aux deux coins de la rue du Carrousel : alors on pourra se flatter de posséder sous peu d'années, une place unique dans l'Europe, où le roi pourra réunir toute la garde nationale et les troupes de la garnison.

La garde nationale de Sens, envoyée à Auxerre, est arrivée dans cette ville ; elle n'a pas peu contribué à rétablir l'ordre. Dix des plus mutins ont été arrêtés. Un des chefs qui, raconte-t-on, se fait appeler l'empereur d'Auxerre, faisait des proclamations, nommait un maire, promettait la viande à 5 sous, et réduisait, pour joindre le plaisant au sérieux, le prix des contredanses à un sou, et celui de la barbe à deux liards. (Journal de l'Aube.)

— Il paraît certain que le 5 novembre prochain, anniversaire de la bataille de Jemmapes, une émission considérable de pièces de cinq francs aura lieu à la monnaie de Paris, sauf à retoucher plus tard la matrice originale, si les maîtres de l'art en signalent la nécessité.

Quant à l'or venu d'Alger, il n'en a pas encore été fabriqué une seule pièce, le ministre des finances l'avant fait mettre en réserve pour n'être frappé qu'à l'époque où les coins à la nouvelle effigie seraient terminés.

— La monnaie de Philippe I<sup>er</sup> doit ressembler beaucoup à celle de Napoléon. Le profil du Roi sera tourné à droite, le revers portera une couronne de laurier, avec ces mots inscrits : 5 francs. 1830. La devise de la tranche sera : Dieu protège la France, gravée en relief.

Aucune fleur de lys ne figurera sur la médaille ; tout porte à croire aussi que le coq remplacera cet emblème déconsidéré, dans l'écusson du grand sceau, qui n'est pas encore adopté, dit-on. Cette concession à l'opinion publique serait d'un excellent effet. (Constitutionnel.)

— On écrit de La Flèche (Sarte), 26 octobre :

Dimanche le 24, les élèves de l'Ecole militaire préparatoire ont essayé de faire leur révolution. Rentrés de la promenade en criant *hourras* ! ils ont attendu qu'une partie des domestiques fût rentrée et qu'il ne restât plus que les surveillants de nuit. Ils ont alors brisé les quinquets, les lampes et arraché les traverses de leurs lits. Les cris de *vive Charles X* ! se sont fait entendre, tandis que d'autres criaient à bas les *jesuites* ! *vive la liberté* ! Des menaces de lacérer et de brûler le drapeau tricolore ont été proférées, et toute la nuit l'école a été en rumeur. Hier le tumulte a recommencé, et l'on a été obligé d'appeler les gendarmes et des piquets de la garde nationale. Le général qui commande l'école a pris tous les moyens possibles pour ramener l'ordre, qui, aujourd'hui 26, est parfaitement rétabli.

Au surplus, c'est comme un usage reçu de tems immémorial qu'à chaque changement de commandant, il y a émeute à l'Ecole de La Flèche. Celle-ci est apaisée actuellement.

Trois élèves ont été renvoyés dans leurs familles. Dix-neuf autres, qui s'étaient montrés très tapageurs, ont été conduits dans les prisons de la ville par la garde nationale.

Le nommé Berly, ouvrier coutelier, comparaissait devant la police correctionnelle, pour avoir injurié son maître, coutelier, rue St-Avoye, en le traitant de *terroriste* et de *Polignac*. Berly étant un peu diffus dans ses explications, M. le président lui a dit : « Il paraît que le jour de la scène vous étiez ivre ? — Oui, mon procureur du Roi, a répondu Berly ; et même que je m'en rapporte à votre capacité. »

Le prévenu a été condamné à 5 fr. d'amende et aux dépens.

### TRIBUNAUX.

La représentation au bénéfice de M. Odry, l'un des acteurs les plus bouffons du théâtre des Variétés, a été suivie d'un événement déplorable. Un jeune poète, M. Dovalle, rédacteur de l'*Echo des Salons*, journal littéraire qui s'imprimait alors sur papier rose, ne put obtenir de billets, même en offrant de les payer. Il s'en vengea par un article inséré le surlendemain dans sa feuille. M. Mira, fils de l'acteur Brunet, et l'un des directeurs du théâtre, fut offensé des termes de l'article

dans lequel on le traitait d'insolent. Il se présenta au bureau de l'*Echo des Salons* pour demander l'insertion de sa réponse qu'il avait rédigée d'avance.

Le rédacteur en chef, M. Desnoyers, ne consentit à recevoir la rétractation que sous la condition d'y faire une réplique. M. Mira prit alors un autre ton, il demanda à M. Desnoyers satisfaction de l'injustice qui lui avait été faite, et lui indiqua un rendez-vous pour le lendemain. M. Mira se rendit en effet à onze heures du matin chez M. Desnoyers avec deux témoins ; et après avoir pris chez M. Lepage, armurier, des épées et des pistolets, M. Desnoyers choisit de son côté deux témoins, parmi lesquels se trouvait malheureusement le jeune Dovalle, l'auteur même de l'article. Ils montèrent dans une voiture de place, et se dirigèrent tous les six au bas de la butte Montmartre, du côté de Clignancourt.

Pendant le trajet, il y eut une lutte de générosité entre le jeune Dovalle et M. Desnoyers. Le premier soutenait que comme auteur de l'article, il devait seul courir toutes les chances ; M. Desnoyers ne voulut pas d'abord y consentir ; mais lorsqu'on fut sur le terrain, M. Dovalle insista pour que M. Mira n'eût point d'autre adversaire que lui. On consulta les témoins, qui finirent par autoriser l'échange des combattants. Alors M. Desnoyers, de partie principale, se trouva témoin à son tour. On convint que les deux champions se battraient au pistolet ; une distance de 20 pas fut mesurée. Pendant ces préliminaires, M. Mira tira de sa poche son projet de rétractation et demanda de nouveau si l'on consentait à l'insérer.

Il éprouva un refus formel. Les parties furent mises en présence, et il fut convenu que M. Mira, comme offensé, tirerait le premier. M. Mira eut la générosité de déclarer qu'il ne profiterait point de ce privilège, et il demanda que le hasard seul en décidât. Le sort favorisa le jeune Dovalle qui ajusta son arme, et manqua son coup. M. Mira tira à son tour sans plus de succès, et demanda encore une fois l'insertion de sa lettre. Le jeune Dovalle lui oppose le même refus. Alors les armes sont de nouveau chargées. M. Mira, indigné de tant d'opiniâtreté, dit : Il ne reste plus que quatre balles dans la boîte, si nos munitions s'épuisent, et qu'on ne m'accorde pas la justice que je réclame, demain je reviendrai avec vingt-quatre autres balles.

La seconde épreuve n'eut malheureusement point le même résultat. L'habit de M. Mira, qui essuya d'abord le feu de son adversaire, fut percé d'une balle ; l'infortuné Dovalle fut atteint au flanc droit d'une balle qui sortit par le côté opposé après avoir traversé, outre le corps et les vêtements, un portefeuille fort épais.

Dovalle, qu'on avait transporté chez M. Fayolle, négociant à Clignancourt, reçut aussitôt les secours de l'art. On pensa d'abord que la blessure n'était pas mortelle ; mais une crise fâcheuse se déclara peu d'heures après, et ce jeune et infortuné littérateur expira le même jour à cinq heures du soir.

Tels sont les faits qui ont motivé le renvoi de M. Mira devant la cour d'assises comme accusé d'assassinat ; malgré la sévérité de cette qualification, il a continué de jour de sa liberté et ne s'est constitué prisonnier qu'hier, veille de l'ouverture des débats.

M. Mira a raconté tous les détails de cette malheureuse affaire avec la même franchise qu'il a montrée dès son origine.

M. Tarbé, avocat-général, ayant abandonné l'accusation à la justice du jury, il restait peu d'efforts à faire à M. Rumeau, défenseur de l'accusé.

M. Léonce Vincens, président, a fait un résumé impartial des débats.

Après cinq minutes de délibération, M. Mira, déclaré non coupable, a été acquitté et mis définitivement en liberté.

La chambre d'attente que l'on avait préparée pour recevoir au besoin un cinquième ministre, n'aura décidément point cette destination. Il est avéré que M. d'Haussez est depuis long-tems à Londres ; M. de Montbel s'est réfugié à Vienne ; on annonce aujourd'hui la sortie du territoire français de M. le baron Capelle qui eut pendant quelques semaines le portefeuille des travaux publics, et qui ne fit guères autre chose que de signer les ordonnances. Nous avons recueilli sur l'évasion de ce personnage des particularités que l'on peut regarder comme certaines.

M. Capelle reçut, dans divers endroits, une hospitalité gênée ; il passa quinze jours dans la maison d'un particulier qui n'avait eu jusqu'alors avec lui aucune espèce de relations, et qui connaissait même à peine son nom. Il vint à Paris

dans les premiers jours de septembre, ne sachant où reposer sa tête. On assure que son intention était de se livrer à la commission d'enquête, persuadé qu'il ne s'agissait que d'une *affaire d'opinion*, et qu'on le rendrait bientôt à la liberté. Les amis de M. Capelle (car on en conserve quelquefois dans le malheur), le dissuadèrent de cette résolution insensée ; il prit le parti de demeurer dans la capitale, fort peu caché à ce que l'on assure, et d'attendre l'occasion favorable pour en sortir. Le départ d'un de ses amis par la malle-poste de Metz lui en a fourni le moyen. Le 11 octobre, à six heures du soir, l'ex-ministre s'est rendu lui troisième dans la cour de l'hôtel des postes. Les épais favoris qui ombrageaient sa figure étaient tombés sous le rasoir, une perruque blonde cachait sa chevelure d'un noir foncé ; en un mot, il était méconnaissable. Il n'avait point de passeport, mais la personne généreuse qui se chargeait de sa délivrance, avait fait mentionner sur le sien la présence de deux domestiques, et c'est à la faveur d'une obscurité livrée que le baron Capelle est parvenu à sortir du territoire français. On croit que de Trèves, où il est arrivé, il a dû partir sans retard pour Edimbourg. (Gazette des Tribunaux.)

### DONJON DE VINCENNES.

La vue des prisonniers est recherchée avec avidité par les gardes nationaux de service ; on ne les introduit que dix par dix dans la cour servant de préau où les détenus ont la permission de descendre.

M. de Chantelauze n'y a point paru depuis assez long-tems ; il est toujours malade. M. de Guernon-Ranville, qui possède une très belle voix, et pince admirablement de la guitare, préfère souvent la solitude plutôt que de se donner en spectacle ; c'est un assez bel homme ; il est habituellement vêtu de noir, et cause familièrement avec les geôliers. Sa jeune femme, accompagnée d'un enfant, lui rend des visites assidues.

M. le prince de Polignac ne fut pas condamné à mort par la cour criminelle spéciale de Paris en 1804, mais seulement à deux années de détention, comme excusable. Après l'expiration des deux années, il fut retenu pendant huit ans encore, ainsi que son frère Armand de Polignac, qui avait obtenu commutation de la peine capitale ; il a donc passé dans les prisons la cinquième partie de son existence ; mais dans ces hideux séjours il avait conservé, il a encore les manières d'un grand seigneur. Il sourit volontiers aux personnes qui l'entourent, et regarde même avec une sorte de bienveillance les gardes nationaux, heureusement en très-petit nombre, qui se sont quelquefois oubliés jusqu'à murmurer des paroles haïssables. Son costume habituel est un ample redingote bleue, un pantalon blanc et un gilet chamois, d'où sort un large jabot.

M. de Peyronnet, moins bien avec l'habit de ville qu'il ne l'était à la chambre des députés sous la simarre, a une mise fort peu recherchée. Le jeu de sa physionomie, d'ailleurs très-mobile, est interprété diversement, les uns y voient de l'arrogance, lorsque d'autres y voient de la mauvaise humeur et même de l'abattement, c'est aussi le moins commode des quatre prisonniers. Les gardiens ne se plaignent pas moins de lui qu'il ne se plaint d'eux ; il a menacé bien des fois de les dénoncer aux autorités compétentes des rigueurs dont on use à son égard, et il prétend qu'il ne lui est jamais arrivé, lorsqu'il était ministre de la justice, de permettre qu'aucun détenu pour affaires politiques fût soumis à une si pénible surveillance.

Il reçoit fréquemment les visites de son fils, de sa fille et de M. Boutand de la Villéon, son gendre.

Quant à M. de Polignac, il se voit privé depuis quelque tems des consolations de sa femme, qui est sur le point d'accoucher.

Toutes les nuits on place au donjon, six hommes en sentinelle. C'est à qui sera chargé de cette corvée, et l'on est forcé de tirer au sort les gardes nationaux à qui l'on accorde le droit de faire ce service.

C'est à neuf heures du soir que les ex-ministres sont enfermés séparément chacun dans leur chambre. Le gardien préposé par tour de rôle à leur garde, est lui-même enfermé par un factionnaire dans une pièce particulière, et comme la serrure ne peut s'ouvrir en dedans, on lui passe la clé par dessous la porte lorsqu'il veut sortir. Ce gardien a ordinairement sous sa veste une paire de gros pistolets. La pièce où il loge est circulaire, garnie d'un mauvais banc, d'une chaise cassée et de trois matelats ; un verveux éclairé ce lieu lugubre. On faisait d'abord à six heures du matin une ronde pour s'assurer que les prisonniers étaient dans leurs chambres respectives ;



M. de Peyronnet a exigé et obtenu que l'on ne fit plus cette visite qu'à huit heures.

Il est tout naturel que dans leur fâcheuse position, les derniers ministres de Charles X s'occupent beaucoup de ce que l'on pense d'eux dans le monde. La lecture des journaux et des ouvrages par souscription qui ont déjà paru sur leur futur procès ne leur est pas refusée. (*Gazette des Tribunaux.*)

#### PRISONS DU PETIT-LUXEMBOURG.

Les préparatifs pour recevoir les ex-ministres sont entièrement terminés. Nous avons pu, grâce à l'obligeance de M. Feisthamel, colonel d'état-major de la garde nationale, et commandant supérieur du petit Luxembourg, visiter dans les plus grands détails ce séjour que va bientôt rendre lugubre la présence des geôliers, mais qui, dans son état actuel, si ce n'étaient les verroux, et les grilles, semble faire mentir le proverbe qu'il n'y a point de belles prisons.

L'auteur de cet article a vu cette partie du palais subir de nombreuses métamorphoses. En 1795, la commission d'instruction publique, présidée par M. Garat, y tenait ses bureaux et ses séances. Elle occupait les anciens appartements de l'ex-chancelier de France, M. de Barantin. Un peu plus tard le Directoire s'y établit. Une grande et magnifique salle était destinée aux audiences que chaque jour un des citoyens-directeurs daignait accorder à la tourbe des solliciteurs, beaucoup moins nombreuse qu'aujourd'hui. Accompagné d'un messager d'état et de deux huissiers, le directeur recevait gracieusement les pétitions, et y mettait de sa main l'apostille qui en indiquait le renvoi, et par suite l'enterrement dans les cartons de tel et tel ministre.

En 1814 et années suivantes, M. le chancelier d'Ambray, s'installa dans le même local. Ses appartements, qui ont conservé le même ameublement, sont habités par M. le colonel Feisthamel. M. de Barantin, beau-père de M. le chancelier avait été placé dans le corps de bâtiment situé à gauche, et c'est ce corps de bâtiment qui fut en 1821, et est encore transformé en prison d'état.

La grande cour qui sépare les deux bâtimens a pris le nom de cour *Marengo*. C'est là qu'à son retour d'Égypte peu de jours avant le 18 brumaire, Bonaparte fut reçu solennellement par le directoire exécutif, et qu'on le laissa longtemps tête nue, exposé aux intempéries d'une journée d'automne, pendant que les directeurs étaient abrités sous une vaste tente qui fut donnée autrefois par le grand seigneur à François I<sup>er</sup>.

La porte cochère qui donne sur la rue Vaugirard ne sera ouverte que pour les corps militaires de service. Les prisonniers et les personnes qui viendront les visiter, entreront par une petite porte et par un guichet pratique à côté. Après avoir traversé la cour *Marengo*, on entre sur la droite par la cour d'Éna, puis par la porte et par l'escalier d'Arcole, qui aboutissent du côté opposé à l'escalier et à la porte d'Austerlitz, non loin du corridor et de la porte de Friedland, car tout ici rappelle les souvenirs de la grande armée.

Après avoir traversé dans le corridor d'Arcole un corps-de-garde où l'on voit déjà le lit de camp et les rateliers destinés à recevoir les armes, on arrive aux chambres destinées aux ex-ministres. La première est celle de M. Chantelauze; toutes les communications intérieures ainsi que les armoires et les cheminées elles-mêmes ont été murées; au milieu est un poêle d'une forme assez élégante et déjà muni de tous les ustensiles nécessaires; à gauche est un lit d'acajou, sans alcôve, mais surmonté d'un baldaquin propre et simple, auquel pendent des rideaux blancs; un secrétaire d'acajou, une commode en noyer et deux chaises. On y reçoit une lumière si abondante, grâce à la hauteur des fenêtres, qu'on ne s'aperçoit pas, au premier abord, que les croisées sont à moitié masquées au dehors par des abat-jours de bois-de-chêne doublés en tôle du côté de la cour; au-dessus de ces mêmes abat-jours s'élèvent des barreaux de fer très-rapprochés, et entre lesquels sont des mailles assez serrées de fil d'archal; cette disposition a pour but d'empêcher qu'on puisse y jeter du dehors, des armes ou même de simples lettres. On n'aperçoit au-dessus des fenêtres, que la voûte du ciel, et le drapeau tricolore qui flotte sur le dôme du Luxembourg.

Les chambres destinées à M. de Guernon-Ranville, à M. de Peyronnet et à M. de Polignac, présentent le même arrangement; mais elles ne communiquent pas entre elles; on y arrive par des corridors différens. Chacune des chambres est fermée d'une porte en chêne, épaisse de quatre pouces, garnie d'énormes serrures et de gros verroux. Nous allions oublier de dire qu'à l'entrée de chaque chambre est une guérite dite *tambour*, de forme carrée. On y placera une sentinelle, qui, au moyen de deux lucarnes, fermées d'une vitre, pourra sans cesse voir tout ce qui se passera dans les diverses parties de la chambre dont aucun point n'échappera à son investigation.

Déjà l'on s'attend à entendre murmurer contre cette disposition M. de Peyronnet, qui déjà, dit-on, manifeste de tems en tems de l'humeur contre les mesures de surveillance prises à Vincennes. Il se plaint, ajoute-t-on, du fracas que cause pendant la nuit la nécessité de relever les gardes et les sentinelles, et du trouble qui en résulte pour les prisonniers, dont le repos est, dit-il, l'unique consolation.

Nul n'aura la permission d'entrer dans les chambres même des détenus, si ce n'est leurs femmes, leurs avocats et les ecclésiastiques avec lesquels ils pourraient témoigner le désir de conférer en secret. Les autres visiteurs seront admis dans un parloir commun. La salle destinée à ces visites est partagée en trois compartimens par deux grillages de bois, régnant depuis le parquet jusqu'au plafond. Ces compartimens sont de largeur inégale. Entre les deux grilles se trouvera un espace libre gardé par un porte-clef et un factionnaire.

La partie la plus spacieuse sera réservée aux personnes venant du dehors, et elles seront surveillées par les gardes municipaux de service.

Il est inutile de dire que la garde nationale étant de sa nature étrangère au service intérieur des prisons, n'aura au Luxembourg d'autre partage que la garde extérieure et le service d'honneur. Les prisonniers seront exclusivement confiés à la garde municipale. Vingt-cinq de ces gardes municipaux ont été choisis parmi les ouvriers qui se sont le plus distingués

aux journées de juillet, et qui depuis se sont fait remarquer par leur aptitude et leur dévouement. Ils ont pour chef M. Martin, préposé par une étrange vicissitude des choses d'ici bas, à la garde de ce même M. Peyronnet, qui, en 1821, fit contre lui des réquisitions fulminantes à la cour des pairs. M. Martin, que l'on interpellait sur les faits relatifs au capitaine Nantil, l'un des accusés contumaces, s'expliqua d'une manière où l'ombrageux procureur-général crut voir des réticences, et peu s'en fallut que M. Peyronnet ne le fit arrêter et juger comme suspect de faux témoignage.

Une cinquième chambre servira de chambre d'attente.

Les prisonniers seront conduits à la Cour des pairs, en passant par le jardin, de la même manière que le furent M. de Trogo, l'infortuné colonel Caron, et les autres personnes impliquées dans la conspiration dite *militaire* de 1820 et 1821. On peut se faire au dehors une assez juste idée de la disposition du local. On a ajouté, au moyen de clôtures en planches, un prolongement aux enclos qui formaient, sous la constitution de l'an III, un jardin particulier pour chacun des membres du Directoire exécutif. Ce prolongement renferme, dans son enceinte, la belle et nombreuse école de *rosiers*, où un amateur s'est plus à rassembler un échantillon de chacune des variétés que présente cette classe des rosacées. Le passage le plus rapproché du palais est assez étroit; la clôture de planches est séparée de la clôture extérieure par un espace très-long; en sorte que les curieux qui voudront épier au dehors la sortie ou la rentrée des détenus, ne pourront guère s'apercevoir du mouvement qu'occasionnera cette translation. Les anciens jardins des directeurs ont été transformés en vastes corps-de-garde pour la garde nationale des différentes légions, et pour un piquet de la garde nationale à cheval.

Ainsi tout est prêt pour recevoir ceux sur lesquels la chambre des députés, par son initiative, a appelé le jugement souverain de la cour des pairs. Nous disions hier que le rapport en audience secrète ne serait pas fait avant le 10 novembre: la nécessité de donner aux commissaires de la chambre des députés et aux conseils des accusés le tems de voir les pièces, et surtout les délais qu'entraînera la régularisation de la procédure à l'égard des trois accusés contumaces, ne permettent pas de croire que les débats publics puissent s'ouvrir avant le 15 ou le 20 décembre. (*Gazette des Tribunaux.*)

—La *Gazette de Madrid* du 14 publie dans un supplément un décret du roi qui ordonne qu'on rende à sa fille les mêmes honneurs qu'au prince des Asturies, attendu qu'elle est son héritière et le successeur légitime de sa couronne tant que Dieu ne lui aura pas accordé d'enfant mâle.

—Lorsqu'il plut au roi Ferdinand VII d'abolir la loi salique et l'ordre de succession réglé par Philippe V, premier roi d'Espagne de la maison de Bourbon, tous les publicistes de l'Europe remarquèrent que cet acte brisait non-seulement tous les liens formés entre la France et l'Espagne par le pacte de famille, mais qu'il exposait même la couronne que porte aujourd'hui Ferdinand à passer dans une famille étrangère, au préjudice des infans, ses frères et ses neveux. Cette prévision serait sur le point de se réaliser si, comme on le lit dans les lettres de Vienne, la main de la jeune infante, dont vient d'accoucher la reine d'Espagne, était déjà promise par anticipation à l'archiduc Frédéric, âgé de neuf ans, et fils de l'archiduc Charles frère de l'empereur.

#### ÉTATS-UNIS.

##### NEW-YORK.

C'est avec un empressement auquel notre amour-propre national n'est pas étranger, que nous annonçons le succès que vient d'obtenir à New-York un de nos jeunes compatriotes qui se livre à l'exercice de la médecine et de la chirurgie.

L'opération de la lithotritie, d'invention française, et pratiquée pour la première fois en Angleterre par M. le baron Heurteloup, vient pour la première fois aussi d'être faite en Amérique, avec le plus grand succès, par un jeune docteur français, M. Depeyre, arrivé depuis peu de mois dans ce pays. C'est de la personne même qui doit à cette nouvelle méthode son heureuse guérison, et d'un docteur présent à cette opération, que nous tenons les détails de cette cure qui fait le plus grand honneur à M. Depeyre. Grâce à cet heureux perfectionnement, la dangereuse opération de la pierre ne sera bientôt plus à redouter, et cette cruelle maladie disparaîtra sans effusion de sang, sans douleurs et sans danger lorsque les instruments seront dirigés par des mains habiles.

Nous avons reçu du docteur, témoin de cette opération, la lettre la plus flatteuse pour M. Depeyre; elle se termine ainsi: « L'opération faite par M. le docteur Depeyre et à laquelle j'ai assisté, causera sans doute une grande sensation dans le monde médical. Elle demande des connaissances et une adresse qui ne peuvent être que le fruit d'un travail assidu et d'une grande pratique. M. Depeyre est la première personne qui l'ait faite avec succès en Amérique, quoiqu'il soit probable que quelques autres l'ont tentée avant lui. Je vous félicite, Messieurs, de ce qu'un de vos compatriotes a été le premier à mettre en pratique dans notre pays l'une des découvertes les plus importantes de la chirurgie. »

Nous savions que depuis long-tems les amis de M. Ch. de Behr faisaient des démarches auprès des hommes de lettres les plus distingués en France, pour obtenir d'eux des pièces inédites qu'il put insérer dans le *Keepsake Américain* qu'il voulait offrir au public de New-York pour le premier janvier. Ses efforts ont été couronnés d'un plein succès, et par le *De Rham* il a reçu ce petit volume qui est tout à fait remarquable sous le rapport de l'impression, des gravures qui ont été exé-

cutées en Amérique, et du choix des articles presque tous inédits. C'est un charmant cadeau d'étrennes. Nous citerons au hasard les deux pièces suivantes qui nous étaient inconnues; l'on aimera à voir comment M. Victor Hugo, le chef de la nouvelle école romantique, faisait les vers à 15 ans. Le second morceau est de M. le comte de Ségur qui vient de terminer à Paris sa longue carrière.

#### LES DEUX AGES.

##### IDYLLE ANTIQUE.

##### Le Vieillard.

O mon fils, où cours-tu ?

##### Le Jeune Homme.

Vers les bosquets de Gnide.

J'ose en secret suivre les pas

D'une vierge aimable et timide :

Par pitié ne me retiens pas.

##### Le Vieillard.

Jeune homme, crains Vénus : son sourire est perfide.

Minerve par sa voix t'offre ici son égide

Contre ses dangereux appas.

##### Le Jeune homme.

Qu'importe la sagesse à mon âme enivrée ?

La ceinture de Cythérée

Vaut bien l'égide de Pallas.

##### Le Vieillard.

Redoute un sexe ingrat : mon fils, tu dois m'en croire,

Vole plutôt au Pinde illustrer ta mémoire.

##### Le Jeune homme.

Le Pinde et ses sentiers déjà me sont connus.

##### Le Vieillard.

Apollon n'aime que la gloire.

##### Le Jeune homme.

Apollon ne hait pas Vénus.

##### Le Vieillard.

Brigue donc des héros la palme triomphale :

Imite dans sa course aux monstres si fatale

Le vaillant fils d'Amphitryon.

##### Le Jeune homme.

On vit filer aux pieds d'Omphale

Celui qui dompta Géryon.

##### Le Vieillard.

Suis Diane au regard austère.

##### Le Jeune homme.

Faut-il jusqu'au sein du mystère

La suivre auprès d'Endymion ?

##### Le Vieillard.

Toi que de dons trompeurs la nature décore,

Écoute : la raison inspire mes discours :

Hippolyte dès son aurore

Fuyait le culte des amours.

##### Le Jeune homme.

Anacréon, dans ces vieux jours,

Sur son luth les chantait encore.

##### Le Vieillard.

Crains qu'une ingratitude...

##### Le Jeune homme.

Oh ! tu ne vis jamais

Un cœur si pur, une vierge aussi belle !

##### Le Vieillard.

Tu n'as point vu la beauté que j'aimais.

Car, ô mon fils, jurant d'être fidèle,

J'ai, comme toi, jadis connu l'amour,

Et son bandeau m'avait caché ses ailes.

Pourquoi, grands dieux ! a-t-il fui sans retour,

Ce tems si court des ardeurs éternelles !

##### Le Jeune homme.

Tu le vois, ô vieillard, ton cœur songe toujours

A ce dieu qu'aujourd'hui j'adore ;

On n'est pas loin d'aimer encore

Lorsqu'on regrette les amours.

##### Le Vieillard.

Non, je suis sage, hélas ! va, crois-en ma tristesse.

Sur les plaisirs de ta jeunesse

Bientôt tu verseras des pleurs,

Quelque jour viendront les douleurs...

##### Le Jeune homme.

Quelque jour viendra la sagesse !

M. VICTOR HUGO, à quinze ans.

#### MON HISTOIRE.

J'ai cru pendant mon enfance  
Les contes qu'on me faisait ;  
J'ai cru dans l'adolescence  
Les douceurs qu'on me disait ;  
Je crus après, par la gloire  
Être toujours caressé ;  
Mais romans, contes, histoire,  
Tous ces rêves sont passés.

A présent, en homme sage,  
Comme Aristippe je vis,  
Sans langueurs et sans orage  
Je bois, je chante et je ris.  
Je sais que Caron s'apprête  
À me déloger d'ici ;  
Mais mon épitaphe est prête,  
Mes chers amis, la voici :

J'ai fait deux parts de ma vie :  
L'amour en eut la moitié ;  
Et sagement je dédie  
La seconde à l'amitié.  
J'ai consacré ma jeunesse  
Aux armes comme au plaisir ;  
Et j'embellis ma vieillesse  
Des charmes du souvenir.

Dans les champs de l'Amérique,  
Ardent et jeune guerrier,  
Jobins de la République  
Un civique et beau laurier.  
Fidèle à l'indépendance,  
A la sage liberté,  
J'ai fait pour leur culte, en France,  
Un vœu trop mal écouté.

De Louis et d'Antoinette  
J'ai partagé les revers ;  
Et, lorsqu'on frappa leur tête,  
On me jeta dans les fers.



Poussé par mes destinées,  
Près de dix rois tour à tour,  
J'ai porté quarante années  
Une ame libre à la cour.

Le hasard seul domine,  
Je m'en plaindrais sans raison,  
Et des lots qu'il nous destine  
Je n'ai pas eu le moi s bon ;  
Car l'illustre Catherine  
Et le grand Napoléon  
M'ont fait aussi bonne mine  
Que l'immortel Washington.

Lorsqu'après trente ans de guerre  
Nous revîmes les Bourbons,  
En reprenant leur bannière,  
Ils firent pairs et barons :  
Mais cette noble pairie  
Qu'on devait (suivant nos lois)  
Donner au moins pour la vie,  
Moi, j'y fus nommé trois fois.

J'ai fait des couplets qu'on chante,  
J'ai fait des livres qu'on lit,  
J'ai fait un traité qu'on vante,  
Et des contes dont on rit.  
De l'aimable objet que j'aime,  
J'ai fait choix selon mon goût ;  
J'ai fait mes bons mots moi-même,  
Pour me distinguer en tout.

M. DE SÉGUR.

Nous avons parcouru avec intérêt un petit volume tricolore, intitulé : *Events in Paris during the 26th, 27th, 28th and 29th of July 1830, by several eye-witnesses. Translated from the fourth Paris edition.* C'est un historique fidèle et attachant des journées de juillet. Nous y avons trouvé un grand nombre de traits de courage, de patriotisme et de désintéressement qui nous étaient inconnus et qui feront rechercher cet ouvrage. Il se trouve chez les principaux libraires de New-York.

Le trésorier de la maison des orphelins, de la religion catholique romaine, dans Prince street, a reçu pour eux les donations suivantes, de MM. James Buchanan, consul de la Grande-Bretagne, \$20—Gideon Lee, 5—Andrew Dooley, 10—William Angerine, 2—Madame Brugière, 8—John Ryan, 2—Un Jeune homme, 2—Mlle. Coffie, 3—le lieutenant Sullivan, de la marine, 10. — Total, \$62.

JOHN B. LASALA, trésorier.

Le trésorier saisit cette occasion pour annoncer au public qu'il se trouve, dans cet établissement, près de cent pauvres orphelins, confiés aux soins des sœurs de charité, et qui ne recevant aucun secours de l'état, n'ont d'autres ressources que celles offertes par la bienfaisance publique. Les offrandes des personnes qui voudront participer à cette bonne œuvre seront reçues avec reconnaissance par tous les membres du clergé catholique, par les directeurs de l'établissement et par les sœurs de charité.

**MEXIQUE.** — Nous avons reçu nos liasses de Veracruz jusqu'au 20 novembre par les derniers arrivages du Mexique ; elles ne contiennent rien, mais une personne recommandable, et qui est en position de connaître parfaitement la situation de ce pays, nous écrit ce qui suit sous la date de Mexico le 10 novembre.

« Les affaires du sud ne vont pas au gré du gouvernement ; les factieux gagnent du terrain, et il est possible que dans le mois prochain nous voyions un autre bouleversement politique. »

La nouvelle que Guerrero est aux portes de la capitale, répandue ici depuis l'arrivée de la goëlette *Nimble*, est donc prématurée ; mais on voit par ce qui précède, que nous pouvons nous attendre d'un moment à l'autre à apprendre que Bustamante et son gouvernement ont été renversés. Nous avons prévu cet événement depuis long-temps ; un gouvernement militaire, un gouvernement élevé et soutenu par la force des bayonnettes, n'est pas plus possible aujourd'hui au Mexique qu'ailleurs. Ce peuple enthousiaste n'est pas éclairé ; c'est un malheur dont certains ambitieux pourront encore tirer parti pendant quelques années ; mais il apprécie ses institutions actuelles, il a la volonté d'être libre : c'est assez pour qu'il puisse l'être. (*Abeille de la N. Orléans du 4 décembre.*)

## REVUE DES JOURNAUX EUROPÉENS.

## LE COURRIER FRANÇAIS.

« En applaudissant à ce changement de ministère, nous sommes loin de croire qu'il doive remédier à tous les inconvénients de notre position : nous ne connaissons pas d'hommes au monde à qui il fût donné d'opérer un pareil prodige. Nous ne nous attendons pas à voir la détresse du commerce cesser comme par enchantement, les mécontentemens s'apaiser, les ambitions se calmer, la confiance renaître subitement ; nous ne nous attendons même pas à trouver toujours dans chaque membre du cabinet cet accord constant de volonté et d'habileté qui serait nécessaire pour réparer toutes les fautes commises et pour répondre à toutes les exigences d'une position hérissée de difficultés. Mais il y a espoir d'améliorations progressives, il y a garanties dans les noms, il y a tous motifs de confiance dans les caractères connus des dépositaires du pouvoir. C'est un progrès incontestable. »

Formé sous l'inspiration des amis de Lafayette, MM. Dupont de l'Eure et Lafitte, le ministère compte dans ses rangs celui qui ouvrit au jeune barreau la carrière qu'il a parcourue avec tant de gloire pendant quinze années. M. Mérilhou s'est élevé comme avocat à toute la hauteur de l'éloquence politique ; la tribune n'aura rien de nouveau pour lui ; au talent de la parole, il unit le courage, la fermeté de principe, la droiture et la simplicité de caractère ; ces titres lui avaient mérité l'estime de M. Dupont de l'Eure ; il fallait une révolution pour qu'ils le fissent arriver au pouvoir. M. de Montalivet appartient à la génération nouvelle. Il avait une position paisible et brillante, qui devait le conduire au ministère dans des jours plus calmes ; il l'échange contre une position difficile, laborieuse, qui le jette au milieu des luttes de la tribune, des agitations politiques, où ont échoué tant d'hommes vieillards dans les affaires.

## LA GAZETTE DE FRANCE.

.....Virent les séditions des 17 et 18 octobre.  
De grandes popularités se virent menacées.....

On sait comment on apaisa ces désordres ; quelles résolutions furent prises, en quels termes elles furent annoncées par un magistrat.

Tout cela entraînait comme conséquence prochaine la chute du ministère de résistance et le triomphe du mouvement.

C'est la réalisation de cette conséquence qui est le sujet de la crise actuelle.

Le ministère de résistance est sacrifié puisqu'il ne sera pas donné suite à l'adresse de la chambre, puisque le général en chef de la garde nationale est dans le mouvement.

Mais ici la question s'est trouvée compliquée par des difficultés innombrables.

La chambre, les élections, l'opinion des provinces, le besoin de l'ordre, l'intérêt du pouvoir public, les inquiétudes du commerce et de la banque, comment concilier tout cela avec un ministère du mouvement ? Quand le courant est plus fort, quand il emporte à la dérive et l'administration, et le gouvernement, et les institutions organiques, quelles combinaisons de noms propres pourront nous offrir une consistance assez réelle pour suppléer à la consistance des choses ? On conçoit qu'il y ait eu huit jours de travail pour résoudre un problème si difficile.

L'illusion politique qui paraît prévaloir est celle-ci : on se flatte qu'on pourra organiser et régulariser le mouvement qu'on va subir, et qu'on évitera la domination des émeutes en mettant pour ainsi dire en dedans du gouvernement l'esprit qui les a suscitées ; que par ce moyen le commerce et l'industrie se rassureront, que le crédit s'affermira, et que l'ordre renaîtra partout.

Mais il y a un fait qui ne permet pas de telles espérances : c'est que le ministère à venir, ce ministère si difficile à former, est déjà débordé par le mouvement qu'on veut satisfaire. Qu'on lise les extraits des journaux de ce matin, on verra que les plus modérés de ces journaux ne veulent plus de la propriété pour base électorale, et que leur avant-garde est maintenant à la république.

Il n'est donc aucun moyen humain de régulariser une impulsion aussi rapide ; les éléments qui ont servi à faire la révolution de juillet, ceux qui ont servi à renverser l'illusion doctrinaire resteront en dehors du ministère de la gauche, pour servir à réaliser de nouvelles phases de révolution ; ces éléments existent toujours ; cachés maintenant dans les profondeurs de la population de cette grande cité, ils sont à la disposition du principe qu'on a évoqué ; ils se montreront chaque fois qu'une résistance quelconque se formera contre ce principe, et ils n'auront besoin que de se montrer pour obtenir des résultats pareils à ceux qu'on s'efforce de réaliser.

Quelle que soit donc la composition du ministère qu'on va former, la situation ne sera point améliorée ; le principe de la souveraineté du peuple a prévalu au 30 juillet, ce principe est placé au dessus du gouvernement ; ministères du centre gauche, ministères de la gauche, ministères de l'extrême gauche, ce ne sont là que des progressions du mouvement qui nous emporte ; on suivrait vainement cette progression sans y rencontrer cette stabilité, première condition de l'ordre, de la confiance et de la prospérité publique.

## Théâtre de l'Ambigu-Comique. — Napoléon.

— Après une révolution, ou plutôt durant une révolution, il importe de connaître les sympathies du peuple qui joue le premier rôle dans toutes les grandes commotions sociales. Le théâtre devient l'écho, le reflet des opinions du moment ; auxiliaire des partis, il leur sert d'interprète en même temps qu'il dirige les passions de la multitude en les exaltant. Dans ce moment les jésuites et Bonaparte paraissent sur tous les théâtres ; les uns ne sont jamais assez noirs, l'autre jamais assez éclatant. — Au Vaudeville et à la Gaîté, c'est M. Judassin, vrai jésuite de robe courte, taillé sur les romans de M. Victor Ducange. A la Porte-Saint-Martin, c'est un missionnaire qui vient faire la remontrance à Robert et aux brigands ses compagnons. Aux Nouveautés, encore un jésuite qui, sous les traits de Bouffé, excite l'ilarité du parterre. Ce n'est pas que le public sache bien au juste ce qu'étaient les jésuites et la congrégation, mais on les lui a représentés longtemps comme des fanatiques, des espions, des intriguants et des monstres qui accaparaient toutes les places, dévoraient le budget et voulaient étouffer les libertés que la charte nous avait données ; il a pris toutes ces suppositions, tous ces mensonges, pour des vérités, il en est résulté que le mot de jésuite est devenu la plus grossière injure aux yeux des gens du peuple, témoin ce chiffonnier qui disait en police correctionnelle : *Mon président, je suis un iroquois, il est vrai, mais je ne suis pas un jésuite.*

Après les jésuites que le peuple abhorre, mais dont il commence à se lasser, surtout au théâtre, voici venir son héros, son Dieu, celui auquel il a consacré un culte d'admiration et de regret, Bonaparte enfin. Oui, n'en déplaise à M. de Lafayette, de toutes les renommées enfantées par la révolution la plus populaire est aujourd'hui celle de Bonaparte. Pendant les journées de juillet le cri de vive Napoléon II se mêlait au cri de vive la charte. Les souvenirs de la gloire de l'empire étaient alors aux yeux du peuple une autre légitimité à défaut de la véritable. Les mêmes hommes qui criaient vive la liberté ne parlaient qu'avec enthousiasme de l'Empereur ; celui-là, disent-ils, savait gouverner.

Quels qu'en soient la cause et le but, le bonapartisme en vaudevilles, en drames et en mélodrames est à l'ordre du jour. D'abord il s'est produit timidement et avec précaution. Le premier jour on n'osait annoncer sur l'affiche des Nouveautés et du Vaudeville que l'École de Brienne et le Lieutenant d'artillerie, bientôt on s'est enhardi et on a substitué à ces déguisements le titre de Bonaparte : par une progression curieuse à remarquer, l'Ambigu-Comique vient d'afficher et de jouer Napoléon.

..... Quant aux souvenirs du peuple, c'est une paraphrase prosaïque et burlesque de la chanson la plus populaire de M. Béranger :

Il portait petit chapeau  
Avec redingote grise.

M. Béranger est l'expression vivante du libéralisme impérial. Il a su allier les souvenirs de la liberté avec les regrets de l'empire. Il a recouvert ces deux sentimens contradictoires d'une teinte de mélancolie qui est une des qualités de son talent. Aussi M. Béranger vient-il de faire déclarer à la tribune qu'il avait abdiqué provisoirement.

Le tableau des souvenirs du peuple nous apprend que le 15 août de chaque année, jour de la Saint-Napoléon, selon le calendrier impérial, on s'assemblait mystérieusement pour célébrer la fête de l'empereur ; que l'on chantait des couplets de M. Béranger, et qu'ensuite on faisait des vœux pour le retour du bon tems. Or, le 15 août 1830, on ignorait encore dans je ne sais quel département la révolution du 29 juillet. Deux vieux grognards glosaient sur les fameuses ordonnances et l'un soutenait qu'elles ramèneraient l'empire, l'autre qu'elles rétabliraient la république. Arrive un garde national qui a assisté à la prise du Louvre, pour leur apprendre que nous n'avons ni l'empire ni la république. Qu'avons-nous donc, s'écrient les deux voltigeurs, comme ils se nomment eux-mêmes ? un nouveau roi ? Il y en avait donc un là tout prêt ? — Eh oui ! Nous avons Louis-Philippe ! — Qu'est-ce que c'est que ça, Louis-Philippe, dit le vieux républicain ? On lui explique alors que c'est le duc d'Orléans qu'il a vu à Jemmapes, sur quoi il s'écrie, comme M. de Lafayette, c'est la meilleure république.

Le rideau se baisse un instant, et lorsqu'il se relève, vous apercevez la place Vendôme. Un cortège funèbre s'avance, une urne surmontée d'un aigle vous indique que c'est la translation des cendres de Napoléon au pied de la colonne qui a lieu. Tous les acteurs se mettent à genoux devant la sainte relique ; dans le fond, des nuages s'élèvent de la terre. Bientôt apparaît un aigle les ailes déployées, il plane majestueusement, emportant des couronnes ; puis, lorsque ces vapeurs sont dissipées, on aperçoit Napoléon debout sur son rocher ; derrière lui se trouve la foule des héros et des demi-dieux de la révolution et de l'empire ; cette espèce de lanterne magique a paru du goût de tout le monde, et ce mélodrame a fini comme une apothéose.

## LE VOLEUR.

« Au milieu des désastres du commerce, de l'imminence des évènements politiques, tout pâlit. Je ne vois en ce moment qu'une seule chose de vivante dans Paris, c'est la garde nationale ! Partout des uniformes bleus, rouges, des pompons, des aigrettes, des shakos, des éperons, des sabres..... Partout est écrit le triomphe du général Lafayette. »

Lafayette, conseillé par des amis sincères, n'aurait-il pas dû ne prêter que l'appui de son nom à nos glorieuses journées, organiser sa garde citoyenne, et n'en passer qu'une revue pour saluer une dernière fois le triomphe de son idée ; puis, patriarche de la révolution, s'enveloppant de sa gloire, il devait peut-être aller s'enfermer dans la chambre des pairs, laissant à son fils le soin de continuer ce grand nom à la tribune ? N'était-ce pas être immortel dix ans plus tôt ?

Maintenant je tremble qu'un jour, semblable à Necker, ses soldats ne passent devant lui avec indifférence, ne saluant même plus un débris. Il faut savoir, à l'exemple de quelques hommes héroïques, monter à propos dans les cieux. Il n'est pas donné à tous les grands génies d'aller mourir à Ste-Hélène !...

Mon cher ami, nous sommes dans la plus détestable des situations : nous attendons des évènements, nous attendons des bonnes lois, nous attendons une vengeance, nous attendons des plaisirs, nous attendons une chambre, une cour, un gouvernement, une littérature, une législation, un crédit et de grands hommes. Par Dieu ! le Panthéon est ouvert et nous sommes tous embarrassés de notre reconnaissance !

Si les départemens ne nous envoient pas un petit Pitt, un cardinal de Richelieu de la liberté, ou un quart de Napoléon, je ne sais pas que deviendra le ministère en présence d'une masse aussi effroyablement intelligente que l'est la nôtre, hardie à critiquer, inhabile au frein, volontaire, capricieuse et pauvre d'argent.

En politique comme en littérature nous rencontrons, par les rues, une foule d'hommes qui représentent la somme des progrès sociaux. Nous sommes encombrés des hommes de talent de l'autre siècle ; mais où est celui qui saura porter cette somme au delà de la mesure actuelle ?

Une seule chose est bien comprise ; cet homme ne sera jamais un homme de quarante ans. Il a vingt-cinq, vingt-deux ans peut-être ; il est petit, et ce n'est ni un bavard, ni un glo-biste, ni un bureaucrate.... Adieu. »

## LE COURRIER DE LONDRES.

« Le bruit d'un congrès des ministres des grandes puissances européennes à l'occasion de la Belgique est devenu tellement général, qu'il est convenable de faire quelques observations sur ce sujet. L'application du mot congrès à une réunion de diplomates assemblés pour discuter une question particulière, n'est pas rigoureusement exacte. Mais il paraît certain qu'on a l'intention de soumettre la question qui occupe aujourd'hui l'attention de l'Europe, à la considération des grandes puissances dans la personne de leurs représentants immédiats, dans l'espérance probable que leurs recommandations réunies auront pour résultat de mettre fin aux différends entre le roi de Hollande et les sujets belges, et de placer la question sur sa véritable base, en tant qu'elle se rattache au but avoué des grandes puissances, la paix permanente de l'Europe. Nous sommes tout à fait d'accord avec un de nos confrères, qu'il serait aussi odieux qu'impolitique d'ouvrir les conférences qui vont avoir lieu avec la perspective de la possibilité d'une intervention hostile envers les Belges, au sujet de leur gouvernement futur. Mais tous les hommes raisonnables admettront que l'état actuel des Pays-Bas ne peut se continuer sans nuire sérieusement à l'Angleterre, et sans faire tort aux puissances voisines, et que par conséquent les grandes puissances sont complètement autorisées à discuter les moyens d'y remédier, et à exercer leur influence par la voie des recommandations, qui produiraient, nous le pensons, cet effet sur le roi et ses sujets révoltés. La promptitude avec laquelle la France est entrée dans ce projet, démontre qu'on n'a en vue aucune intervention hostile. »

— Charles X a fait de vives sollicitations auprès de notre cabinet et des autres cours de l'Europe, pour interposer leur influence en faveur des ex-ministres. Il a reçu, sous ce rapport, les assurances des plus satisfaisantes. Le duc de Wellington, en particulier, se montre très-désireux de sauver la vie de ces malheureux. (*Idem.*)



## SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

## DES SCIENCES OCCULTES,

Ou *Essai sur la Magie, les Prodiges et les Miracles,*  
Par Eusèbe SALVERTE.

(Suite et fin.)

Après avoir ainsi tracé l'histoire de la magie, M. Salverte recherche quels progrès les sciences avaient pu faire dans l'antiquité, et après avoir esquissé à grands traits les merveilles que la pratique donnait au thaumaturge la possibilité d'opérer, tableau empreint des plus vives couleurs, écrit de verve, d'un style rempli d'images et de poésie, il s'engage dans l'exposé des conquêtes scientifiques des anciens, et jette sur cette énumération, qui semble un peu aride au premier abord, un intérêt de curiosité toujours croissant par la variété des détails, l'heureux choix des citations, et par les rapprochements inattendus, les explications ingénieuses qu'il accumule avec un rare talent.

Nous allons suivre l'auteur dans cette partie importante de son livre, et reproduire succinctement les principaux faits qu'il a recueillis, heureux si nous pouvons donner une idée des immenses recherches du savant écrivain. Une analyse rapide ne reproduira jamais qu'imparfaitement ce vaste ensemble plein d'intérêt et de vie, qu'il faut étudier dans l'ouvrage même.

I. La mécanique, l'acoustique, l'optique, l'hydrostatique, sont l'objet des quatre premiers chapitres. Ces sciences étaient connues des thaumaturges, et portées à un degré de perfection que les modernes n'ont pu atteindre pendant longtemps, et qu'aujourd'hui même ils ont à peine surpassé.

Les planchers mouvants, les machines qui saisissaient les aspirants à l'initiation et les faisaient disparaître, se retrouvent dans presque tous les temples; les statues qui se mouvaient d'elles-mêmes prouvent que la construction des automates n'est rien moins qu'une invention récente, et les paroles qu'elles prononçaient, au rapport de tous, très-distinctement, indiquent assez que les anciens avaient découvert le secret des *andriades*, qui, de nos jours encore, sous le nom de *femme invisible*, ont excité l'admiration de bien des gens. Quelle devait être la terreur de la multitude, en entendant des arbres, des animaux proférer des phrases pleines de sens, et ces *têtes parlantes*, dont les écrits des chroniqueurs de tous les pays font mention si fréquemment? On savait aussi dans les sanctuaires imiter parfaitement le bruit du tonnerre; on connaissait le mécanisme et l'usage des orgues hydrauliques, des coffres résonnans.

Les illusions offertes à la vue n'étaient pas moins extraordinaires. Les thaumaturges se servaient de miroirs qui représentaient les images multipliées, les images renversées, et, chose plus remarquable encore, qui perdaient dans une position particulière la propriété de réfléchir. Ils ménageaient avec habileté les effets de la lumière; les jardins délicieux, les magnifiques palais, qui, du sein d'une obscurité profonde, apparaissent subitement éclairés à perte de vue, comme par un soleil qui leur fût propre, font supposer, dans des tems reculés, l'existence du *diorama*. D'un autre côté, les apparitions des dieux et des ombres des morts n'étaient-elles pas dues à la fantasmagorie: inconsolable de la perte d'Eurydice, Orphée se rend à Aornos, dans un antre consacré aux évocations; il croit que l'ombre d'Eurydice le suit; se retourne, et, voyant qu'il s'est trompé, il se tue de désespoir.

Ne doit-on pas rapporter également aux prestiges de la dioptrique, une faculté extraordinaire, dont parlent les écrivains d'âges et de pays assez différens, pour que l'on puisse croire qu'ils ne se sont pas copiés les uns les autres. Des magiciens avaient trouvé le secret de fasciner la vue des hommes, au point de rendre des personnes invisibles, ou, du moins, de les faire paraître sous la forme d'êtres d'une espèce différente. Sans faire mention de Protée, Cratisthènes, au rapport d'Eustathius, s'entourait de flammes qui semblaient sortir de son corps, et passait seulement pour un faiseur de prestiges. Ce fait extraordinaire, dont les livres anciens racontent tant d'exemples, fut retrouvé au Mexique et au Pérou. Les naguals, prêtres nationaux, prenaient tout à coup un aspect effrayable, et se transformaient, aux yeux des hommes, en aigles, en tigres, en serpents monstrueux; ces miracles ne s'opéraient que dans un endroit choisi et désigné d'avance; ils indiquent l'existence des machines, mais n'en font pas deviner les ressorts.

Nous ne nous étendons pas sur la fontaine merveilleuse d'Andros, sur les statues qui versaient des larmes, les lampes perpétuelles, etc. L'hydrostatique explique aisément ces phénomènes. Les anciens connaissaient aussi les liqueurs alcooliques, la distillation, les liquides changeant de couleur, et grand nombre de résultats chimiques; mais ils possédaient en même tems la recette de secrets que nous avons été bien long-tems à découvrir. Les moyens de se préserver de l'atteinte du feu, si souvent employés dans les cérémonies du culte, et dans les épreuves judiciaires, étaient mis en usage en Asie, en Italie, dans le Bas-Empire, et jusqu'aux derniers siècles en Europe. L'art de tisser l'amiante était une invention très-ancienne; elle vient d'être tout récemment renouvelée par le chevalier Aldini, et sera d'un immense avantage dans les incendies. Les thaumaturges avaient enfin, pour rendre le bois incombustible, un procédé que nous n'avons point retrouvé.

II. La connaissance parfaite des plantes, de leurs propriétés fournissant aux initiés des armes redoutables; sans doute, le pouvoir de l'harmonie et des bons traitemens devait agir sur les sens des animaux; mais combien de fois celui des odeurs n'a-t-il pas servi à les dompter. Et, pour citer un seul exemple, la faculté qu'avaient les Phylles de braver la morsure des serpens, mis hors de doute par des expériences faites de nos jours en Égypte, tenait à des émanations odorantes, qui affectaient les sens des reptiles, et échappaient à ceux de l'homme. M. Salverte examine les vertus de certai-

nes herbes, de drogues et de breuvages préparés par les prêtres; les unes, causant un assoupissement profond, les autres, plongeant dans une imbécillité passagère. Les Scythes s'enivraient en respirant la graine d'une espèce de chanvre jetée sur des pierres rougies au feu. On sait que les baies de belladone, prises comme aliment, produisent une folie furieuse, suivie d'un sommeil qui dure vingt-quatre heures. L'odeur seule de la jusquiame, surtout quand la chaleur excite son énergie, dispose à la colère, aux querelles. On peut rapporter, entre autres, le trait de deux époux qui, parfaitement unis partout ailleurs, ne pouvaient, sans en venir à des débats sanglans, rester quelques heures dans la chambre où ils travaillaient. On ne manqua pas de croire la chambre ensorcelée, jusqu'à ce que l'on découvrit, dans un paquet considérable de graine de jusquiame, placé près d'un poêle, la cause de ces disputes journalières, que la disparition de la substance vénéneuse fit cesser sans retour.

C'est donc, sans aucun doute, dans certaines propriétés connues de substances et de compositions particulières, que l'on doit rechercher les mobiles de ces illusions délicieuses ou effrayantes, de ces révélations involontaires, de ce courage invincible, de cette force morale qui résistait à tous les tourmens, dont l'histoire des initiations anciennes offre tant d'exemples.

Ajoutez à cela l'effet des onctions magiques, et vous aurez l'explication de l'histoire entière des sorciers. M. Salverte montre clairement que la plupart des faits qui leur étaient imputés n'avaient pu exister qu'en rêves; que pour produire ces rêves, il suffisait des drogues dont ils se frottaient, et de l'opinion certaine qu'ils avaient conçue d'avance qu'ils allaient être transportés au sabbath. En 1750, à Wurtzbourg, une religieuse, prévenue du crime de sorcellerie, fut traduite devant un tribunal: elle déclara opiniâtrement avoir, par ses maléfices, tranché la vie à plusieurs personnes. Ces personnes vivaient; leur présence démentait ses aveux insensés, et cependant elle périt sur le bûcher, et cela en 1750.

L'histoire du *Vieux de la montagne* et de ses jardins enchantés confirme ce qui précède. Il était entouré de fanatiques, dont le dévouement sans borne ne lui coûtait, dit-on, que le soin de les endormir par une boisson narcotique, et de les faire transporter dans des palais délicieux où, à leur réveil, toutes les voluptés réunies leur faisaient croire, pendant quelques heures, qu'ils goûtaient les plaisirs du ciel; n'est-il pas évident qu'une pareille illusion doit s'expliquer par l'ivresse physique combinée à l'ivresse de l'âme. Chez l'homme crédule et préparé d'avance par les peintures et les promesses les plus flatteuses, le breuvage enchanteur produisait sans peine, au sein d'un profond sommeil, et ces sensations si vives et si douces, et la continuité magique qui en doublait le prix. Interrogez un homme qui vient d'assoupir des douleurs aiguës avec une dose d'opium, le tableau des illusions enchantées qu'il ne cessera d'éprouver, dans l'état d'extase où il peut rester long-tems plongé, sera exactement celui des voluptés surnaturelles dont le chef des *assassins* comblait ses futurs *seides*; la promesse de les soustraire à l'empire de la douleur exaltait encore leur fanatisme, et, s'il connaissait, comme tout le fait présumer, quelque moyen d'engourdir la sensibilité physique, l'accomplissement de cette promesse devenait un nouveau miracle, une preuve ajoutée à tant d'autres du pouvoir certain de commander à la nature.

L'un des plus puissans auxiliaires des thaumaturges était l'imagination préparée par la croyance habituelle à des récits merveilleux, par l'exaltation des facultés morales, par une terreur irréfléchie, par les pressentimens. Nous sommes chaque jour témoins des effets singuliers qu'elle peut produire; que de guérisons miraculeuses lui sont dues, et que de services n'a-t-elle pas dû rendre à la médecine qui, née dans les temples, faisait partie des sciences occultes, et ne fut long-tems exercée que par des prêtres! La crédulité et le charlatanisme fortifiaient leur influence; on sait que les abstinences extraordinaires, dont les anciens font si souvent mention, provenaient de substances nutritives réunies sous un volume presque imperceptible, qui permettaient de rester long-tems sans prendre en apparence d'alimens. Matthioli attribue-t-il pas aux Scythes l'usage d'une herbe agréable au goût qui suppléait si efficacement à la nourriture, que l'effet s'en prolongeait quelquefois douze jours entiers: souvent aussi les thaumaturges guérissaient des maladies qui n'avaient jamais existé, et l'histoire des résurrections elle-même semble fournir quelque appui à cette assertion. La fille de Jair est mourante; son père a imploré le secours de Jésus; on vient annoncer qu'elle a cessé de vivre. Jésus rassure Jair; il dit positivement aux personnes qui pleuraient: ne pleurez point, la jeune fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie: et en effet, un instant après, il la réveille. On a vu dans ce fait une résurrection; mais les paroles de Jésus indiquent elles-mêmes le contraire. La fille de Jair était tombée en léthargie, et Jésus l'en a tirée.

Les anciens initiés pouvaient inspirer aussi la terreur par la connaissance approfondie qu'ils possédaient des substances vénéneuses. Sans doute, ils rendaient d'immenses services à l'humanité par leur science, mais, lorsque les circonstances exigeaient des exemples frappans, ils n'hésitaient point à employer les dangereux moyens de destruction qu'ils avaient en leur pouvoir. L'art de grader les poisons a de tous tems existé dans l'Inde. Il était connu chez les Hébreux; et si aujourd'hui un prophète se présentait devant un roi, comme Élie devant Joram, lui annonçant, en punition de son impiété, sa fin prochaine et les symptômes de la maladie qui doit lui ravir le jour, et que sa prédiction se réalisât, qui n'accuserait le prophète d'avoir coopéré à l'exécution de sa menace!

III. Ce qui nous frappe le plus chez les sages de l'antiquité, c'est le talent de l'observation. Aux yeux d'un peuple crédule et ignorant, qu'ils devaient paraître puissans, ceux qui prévoyaient avec exactitude les tremblemens de terre, les éboulemens, la pluie, les orages, les changemens de vents, qui possédaient enfin l'art de soustraire la foudre des nuages. Et pourtant un examen approfondi des phénomènes météorologiques et des signes avant-coureurs qui précèdent ordinairement de tels accidens suffisait pour assurer ces prédictions.

que le vulgaire transformait en la faculté d'accorder ou de refuser la pluie et les vents favorables. Les thaumaturges profitaient de ces dispositions au merveilleux, pour agir plus ouvertement dans leurs épreuves et les étendre à tous les faits naturels; c'est ainsi qu'ils s'entouraient d'opérations magiques pour écarter la grêle, lorsqu'ils savaient fort bien que les nuages n'en portaient point.

Ils connaissaient sans aucun doute les immenses ressources que pouvait leur offrir l'électricité. M. Salverte entre à ce sujet dans une dissertation fort curieuse et fort savante sur les diverses traditions qui tendent à le prouver. Après avoir montré Numa Pompilius faisant les expériences de notre Franklin, et Tullus Hostilius, frappé de la foudre, comme le professeur Reichmann en 1753, pour les avoir répétées avec trop peu de précaution, il prouve que l'existence de cet art remonte jusqu'à Prométhée, qu'il explique le mythe de Salomon; qu'il fut connu des Hébreux, puis de Zoroastre, qui s'en servit pour allumer le feu sacré, et opérer dans l'initiation de ses sectateurs des épreuves et des merveilles.

Nous ne le suivrons pas dans cette discussion que l'ensemble imposant des faits qu'il a recueillis rend très-intéressante.

La science des thaumaturges s'étendait à bien d'autres objets. Ils avaient appris que certaines cultures se nuisaient les unes aux autres, que certaines compositions étaient propres à nuire aux récoltes de tout genre, à dessécher les plantes, à faire avorter les fruits. Dès lors, ils étaient en droit de prédire la stérilité des arbres ou des céréales, quand l'imprudence du cultivateur avait donné des voisins maléfiques aux végétaux utiles, ou lorsqu'ils avaient jeté quelque sortilège sur le sol. Ils possédaient également l'art affreux de rendre l'air pestilentiel, dont les guerres de la révolution nous ont amené l'application. Les *Soanes*, au rapport de Strabon, non contents de blesser leurs ennemis avec des armes empoisonnées, suffoquaient les guerriers qu'ils n'avaient pu atteindre, en leur lançant des traits chargés d'une poudre préparée; et ces projectiles répandaient au loin une odeur si infecte, qu'elle frappait de mort quiconque avait le malheur de la respirer.

M. Salverte termine l'exposé des faits qui indiquent des connaissances très-avancées chez les anciens, en faisant ressortir les merveilles qu'ils pouvaient multiplier par l'emploi du phosphore et du pyrophore, du naphthé et des liqueurs alcooliques; il donne l'explication du feu descendu d'en haut, représente le sang de Nessus comme un phosphore de soufre, et le poison que Médée employa comme un véritable feu Grégeois; ce feu, retrouvé à plusieurs reprises, a été mis en œuvre très-anciennement: on faisait usage d'un feu inextinguible en Perse et dans l'Indoustan; l'auteur s'attache ensuite à prouver que l'invention de la poudre remonte à une époque très-reculée: qu'elle a été de tous tems connue à la Chine; il appuie cette assertion d'une foule de preuves incontestables; et découvrant dans les temples la connaissance du fusil à vent, des forces de la vapeur et des propriétés de l'aimant, il examine si la *flèche d'Abaris* n'était point la boussole dont l'histoire de quelques peuples démontre l'antique existence.

Cet aperçu rapide, fait voir que les thaumaturges avaient des moyens innombrables d'imposer à la classe ignorante, et si l'on descend jusqu'aux procédés de nos jongleurs, jusqu'aux amusemens de la physique expérimentale, qui n'étaient certes pas inconnus à des hommes intéressés à s'environner de tout ce qui pouvait grandir leur pouvoir, on doit certainement conclure que de semblables causes ont dû donner lieu à bien des miracles, et qu'il serait absurde de prendre le parti de tout nier, parce que le fait en lui-même serait voilé sous des allégories ou des expressions figurées. La méthode de M. Salverte est d'un esprit élevé; elle ouvre un vaste champ aux recherches scientifiques, car les secrets de la thaumaturgie devaient être très-multipliés, et sans doute il ne les a point tous expliqués; il en est dont la mémoire, ensevelie sous une enveloppe fabuleuse, dans quelques documens anciens, sortira un jour de cette espèce de tombeau, réveillée par des découvertes heureuses qui, sans honorer moins leurs auteurs et l'esprit humain, ne seront pourtant que des *réinventions*.

Le premier philosophe connu qui ait étudié la science, comme elle doit l'être, en observant, Démocrite, disait que la magie se renfermait tout entière dans l'application et l'imitation des lois et des créations de la nature. M. Salverte est parti du même principe, et il a traité son sujet en homme qui a su comprendre parfaitement l'antiquité.

Son livre a trouvé des adversaires dans quelques jeunes écrivains, plus spirituels qu'instruits; les uns, se faisant les champions de l'erreur, érigeant en principe ce qu'est chose nécessaire, ont trouvé mauvais qu'on ait osé attaquer le chapitre des superstitions et déclaré hautement que c'était détruire la poésie de l'histoire; d'autres, sont revenus à cette vieille idée du XVIII<sup>e</sup> siècle, que la plupart des prodiges et des miracles n'ont existé que dans l'imagination, et que les sciences n'auraient pu être conservées mystérieusement dans les temples anciens, si elles avaient été portées réellement à un haut degré de perfectionnement.

Nous ne nous arrêtons pas à de telles opinions qu'une saine philosophie et l'histoire entière de l'antiquité démentent assez complètement; nous ne nous occuperons pas non plus de répondre au reproche qui a été fait à l'auteur d'avoir accordé trop de confiance au *consensus omnium*. Il faut avoir un bien grand désir de trouver quelque chose à critiquer pour en venir là, et quant à nous qui croyons que tout livre consciencieux et bon dans ses conséquences est un livre à louer, surtout lorsqu'il est entouré, comme celui de M. Salverte, du prestige d'un style élégant et de hautes considérations philosophiques, nous pensons donner une nouvelle preuve de notre bonne foi littéraire en admirant un travail qui a coûté vingt ans de veilles, et qui jette un jour nouveau sur l'histoire de l'humanité.

Les notes qui le terminent contiennent un article fort intéressant sur la statue de Memnon, et une dissertation sur les dragons et serpens monstrueux qui figurent dans un grand nombre de récits fabuleux ou historiques.

L. AM. S.—T.



## HISTOIRE DES JOURNÉES DE JUILLET.

## UNE SEMAINE DE L'HISTOIRE DE PARIS.

Dédié aux Parisiens.

PAR M. LE BARON DE L\*\*\*, L\*\*\*.

[Suite.]

C'était ainsi que chacun à sa manière, selon son intelligence, travaillait dans l'intérêt commun ; mais il y avait alors mieux à faire pour arriver à un heureux résultat, c'était de poursuivre les avantages de la matinée et de la veille, c'était d'en finir avec le gouvernement par la force des armes, par l'énergie que déploie une grande nation poussée à bout ; ce moyen, qui convenait à l'impétuosité française, reçut sa prompte exécution : de la prise du Louvre les vainqueurs marchèrent à l'attaque des Tuileries.

Le général Gérard commandait le dernier mouvement ; il faisait marcher les corps divers, soit par les deux rives de la Seine, soit par la rue de Rivoli, avec laquelle on communiquait par la place du Carrousel, soit par la rue Napoléon, soit enfin par l'intérieur du Musée des tableaux, dont une porte s'ouvrait dans le pavillon de Flore. Les Tuileries, ainsi que le Louvre, offraient une position forte ; des troupes nombreuses les défendaient, mais avec moins de vivacité qu'elles étaient attaquées.

Une sorte d'embuscade arrêta les nôtres ; au moment du débouché du Pont-Royal, des officiers, des Suisses, des soldats de la garde, déguisés en bourgeois, armés de poignards et de pistolets, fondent tout à coup sur les citoyens, qui les croient des leurs, et en font d'abord un horrible massacre ; mais cette ruse infâme n'a qu'un succès éphémère, de nouveaux détachements viennent au secours de nos frères en danger ; les assassins aux gages de Polignac et de Raguse ne tardent pas à être frappés eux-mêmes ; ils perdent une vie coupable, et leurs cadavres sont jetés dans la rivière, qui les emporte vers Saint-Cloud.

Les diverses colonnes se rejoignent, la fusillade s'engage, le canon tonne, il vomit la mort ; c'est pour emporter le dernier asile du despotisme, que l'on prodigue la valeur, le sang-froid, l'impétuosité. Parmi tant de braves, M. Michel Goudet, chef d'une maison de banque rue de Vendôme, n° 9, combat au premier rang ; déjà il avait coopéré aux prises de la caserne de Babylone et du palais du Louvre ; il méprise la mort, pourvu que la France soit libre, et que chacun jouisse de ses droits.

Plusieurs élèves de l'école Polytechnique, intrépides guerriers, autant que leur instruction est profonde et variée, sont là et partout ; un d'entre eux, à la tête d'un bataillon, se présente à la grille du château et demande le chef du poste ; un officier supérieur se présente.

« Ouvrez, Monsieur, lui dit le jeune commandant, si vous ne voulez être exterminés jusqu'au dernier ; la justice et la force sont pour le peuple. »

L'officier s'y refuse, se recule, et lâche son pistolet, dont le feu ne part pas.

La grille est enfoncée ; le jeune élève, qui conserve un calme sans égal, retrouve l'officier qui vient de tenter de le frapper en traître, le saisit, et lui mettant son épée sur la poitrine, lui dit :

« Votre vie est à moi, je pourrais vous égorger ; mais je ne veux pas verser de sang. »

Le vaincu, tout ému de cet acte de générosité, arrache la décoration qu'il porte, et la présente à son noble ennemi en lui disant :

« Brave jeune homme, personne n'est plus digne que vous de porter ce signe de l'honneur ; recevez-le de ma main. Officier supérieur, j'ai joué jusqu'ici de quelque crédit, et je suis certain qu'il me sera continué. Votre nom, je vous en prie. »

« Élève de l'école Polytechnique. »

Et le héros de dix-huit ans va rejoindre ses camarades. Un de ceux-ci, tué dans les appartements du château au moment où la tête de la colonne y entrerait par la galerie du Musée, fut déposé sur le fauteuil du trône royal, et recouvert d'un crêpe qu'on trouva dans l'appartement de la dauphine. Il demeura sur ce catafalque glorieux jusqu'à l'instant où son père et quelques membres de sa famille sont venus réclamer ces restes précieux.

Le porte-drapeau tricolore qui parut sur la place du Carrousel lorsque l'attaque du château commença s'avança d'un pas ferme jusqu'à l'arc-de-triomphe sans avoir fait un seul mouvement rétrograde, quoique l'on tirât sur lui plus de mille coups de fusil. Il arriva ainsi jusqu'à l'arc-de-triomphe, derrière lequel il se retrancha, et qu'il n'abandonna que pour entrer dans le château avec les vainqueurs.

Cependant la résistance des royaux était vaine : battus dans le jardin par où ils se retirent, il ne leur reste d'autre parti à prendre que d'évacuer la ville par la place Louis XV, seul point encore en leur possession. Il fallait les voir abattus, harassés, perdus de fatigue, de désespoir et de honte, fuir à bride abattue ou à pas précipités devant cette jeunesse en chemise et sans aucune arme défensive. Les soldats, les officiers, les généraux s'échappaient pêle-mêle, sans garder de rang, sans songer à autre chose qu'à se soustraire au courroux des vainqueurs. Raguse, plus accablé, plus torturé que les autres, jette un dernier et pénible regard sur cette ville qu'il ne devait plus revoir, et que deux fois il avait trahie. Que tout le sang versé retombe sur sa tête, et que la malédiction de la France le poursuive partout où il ira traîner son infamie.

Cependant les vainqueurs pénétrèrent comme un torrent dans ce palais abandonné de ses maîtres, de ses maîtres qui, à trois diverses reprises, n'ont point su le défendre ; ils mettent en pièces quelques tableaux représentant Raguse, Charles X, le dauphin ; ils cassent quelques glaces, et bornent là tout le désordre, qui n'est même que le premier élan de leur impétuosité. Mais la révolution n'est pas consommée ; une prise solennelle de possession reste à faire ; l'étendard tricolore est apporté sur le dôme de la salle des maréchaux ; et à une heure précise, ce glorieux drapeau est hissé et flotte mollement aux acclamations d'un peuple immense. Le canon le salue, ainsi

que la mousqueterie, et désormais la France peut se dire libre et se replacer à la tête des autres nations.

On ne trouva pour tous volumes dans l'appartement du roi qu'un Office du Saint-Esprit, un Psaume complet, et une Journée du Chrétien. Toutes sortes de brochures remplissaient la bibliothèque de la dauphine ; celle du dauphin était uniquement composée d'almanachs depuis le seizième siècle, sans qu'il y eût ni ouvrages sur l'art militaire ni sur l'administration. On ne revenait pas de cette indifférence pour tout ce qui est instruction.

Le château des Tuileries conquis, l'armée royale en fuite, le peuple demeura maître absolu de Paris. On devait s'attendre à des malheurs affreux et multipliés, à des vengeances atroces et prolongées, à des vols, à des brigandages de toutes sortes. Un sentiment de frayeur se répandait dans les classes aisées de la société ; dans les magasins on n'était pas plus tranquille ; mais on ne connaissait pas ces masses armées, ces héros que rien n'avait pu intimider, qui avaient vaincu la tyrannie. Ils possédaient autant de vertus que d'intrepidité ; ils en donnèrent la preuve éclatante en se constituant eux-mêmes les protecteurs de la fortune publique et particulière. Des patrouilles civiques, des corps-de-garde composés de pauvres veillèrent à la sûreté de la Banque, des autres caisses de l'état et de chaque maison. La semaine entière s'écoula dans cette anarchie de justice, au milieu de cette confusion réglée, où nul excès ne fut commis, où l'ordre ne cessa pas un instant de régner. On ne peut assez signaler ce grand acte, cet admirable désintéressement, fruit des lumières d'une civilisation progressive.

Le combat fut entièrement terminé à trois heures. Quelques minutes après la population tout entière descendit dans les rues, et celasans inquiétude, sans aucune crainte, on recommença le cours des affaires et des visites ; des enfans circulaient chargés de sacs d'argent, au milieu d'une foule sans pain et sans ouvrage ; un salon de conversation s'établissait devant chaque porte cochère ; des éclats de rire, des chansons, des propos gais frappaient les oreilles ; on semblait oublier que dans le moment même la mort et l'épouvante planaient sur toutes les têtes.

Moins d'hilarité remplissait les quartiers où des combats avaient été livrés. Là on s'occupait à enlever les blessés, à rendre aux morts les derniers devoirs. On pleurait avec les familles désolées, on cherchait à les consoler. Des traits de bienfaisance, de charité toute chrétienne, succédaient à de grands exploits, à des actes de valeur sans exemple ; on était animé par une multitude de sentimens divers ; un reste d'agitation, l'allégresse du triomphe, la pitié due aux massacres commandés par ceux qui nous gouvernaient jadis, la certitude d'avoir conquis la liberté et d'avoir replacé la loi sur une base inébranlable.

Mais tandis que Paris jouissait d'un calme profond, heureux fruit de sa force et de sa sagesse, le château de Saint-Cloud était livré à d'étranges émotions ; on avait caché à Charles X et à sa famille le véritable état des choses, on les berçait même de la certitude du succès : le dauphin néanmoins, plus instruit que son père, sans toutefois apprécier l'étendue du mal, ne témoigna aucun désir de faire preuve de vaillance ; il demeura oisif au milieu de ses courtisans, se promenant sur la terrasse et examinant de temps à autre Paris et ses environs au moyen d'un télescope. Il était livré à cette occupation à une heure précise, lorsque ceux qui l'environnaient le virent pâlir et rougir coup sur coup ; il se recula du télescope.

« Au diable, dit-il, cette canaille ; elle a pris les Tuileries, le chiffon tricolore flotte dessus. »

Si le dauphin avait eu les yeux de la réflexion, il aurait reconnu combien la cause était exposée, à la seule inspection de la contenance de ses flatteurs : ils se montrèrent consternés à la nouvelle qu'il leur donnait, et tel qui devant lui une minute auparavant n'eût pas osé faire un geste sans son ordre, s'approcha familièrement du télescope et se mit à regarder sans façon. Le dauphin retourna rapidement vers son père, qui laissa échapper une vive exclamation de terreur ; la duchesse de Berry accourut tout éplorée et poussant des cris étouffés ; chacun d'eux voulut voir par ses propres yeux cette bannière redoutée, et pour eux d'un si funeste augure.

Elle se déployait sur leur palais et leur disait par sa présence seule qu'ils n'y rentreraient plus. Bientôt les ministres arrivèrent à la file, Mangin avec eux, et qu'on ne daigna pas regarder ; Polignac, pâle, défait, se mourant de peur, trébuchant à chaque bruit qu'il entendait, dans la pensée que les Parisiens étaient à sa poursuite ; Peyronnet, cruellement humilié, ne faisant plus le fanfaron et ne sachant comment soutenir sa réputation d'énergie ; Chantelauze, déraisonnant et demandant secours et protection au moindre valet du château ; Guernon-Ranville ne se cachant pas pour pleurer ; d'Haussez et Capelle, bourrelés de remords et de désespoir ; Montbel, conservant seul du calme, montrant de la résignation, et prenant déjà des mesures pour la sûreté de la famille royale, car Polignac était hors d'état de songer à d'autres qu'à lui.

Vainement Charles X questionna son premier ministre sur ce qui s'était passé ; le ministre ne put lui répondre une parole satisfaisante ; il confondait les dates, les faits, les lieux, et interrompit deux fois son maître pour demander des chevaux de poste, tant était grande son impatience d'abandonner ceux qu'il avait plongés dans cet abîme de maux. Cependant, pour se justifier, il chargea horriblement le duc de Raguse, lui reprochant de les avoir trahis par ses demi-mesures, ses hésitations perpétuelles et un défaut d'ensemble dans les opérations, comme si cet homme avait été le ministre de la guerre, et qu'il eût eu à ses ordres tous les moyens que l'imbécile Polignac aurait dû mettre à sa disposition.

« Mais, dit le roi, que faut-il faire ? »

« Nous y aviserons, sire, répondit Polignac ; attendons encore, la nuit porte conseil. »

Ce fut d'abord tout ce qu'on put tirer de lui. Certes, si tous l'eussent imité, la fuite aurait été prompte et honteuse. Il y avait quelques hommes plus dévoués, et surtout plus habiles, qui se flattaient de calmer le mouvement général.

La chambre des pairs, qui dans cette circonstance comme

dans toutes les autres avait pris une attitude de timidité blâmable, ne put venir au secours de la royauté. La chambre des pairs, par une fausse manière de voir, s'était persuadée qu'elle devait continuer le secret ; ainsi jamais, à aucune époque depuis 1814, ne prit-elle une attitude énergique propre à se faire respecter : jamais ostensiblement elle ne se montra contraire à la cour ; elle subit toute la tyrannie de celle-ci, souffrant avec une résignation merveilleuse qu'elle la décimât et l'augmentât arbitrairement : elle ne sut pas plus protester en 1815 contre le renvoi d'une partie de ses membres, qu'en 1819 et 1827 contre la fournie inconstitutionnelle de pairs admis dans son sein ; jamais une parole indépendante ne fut remarquée dans ses pâles adresses ; jamais enfin elle n'avait fait en corps une de ces démarches généreuses qui plaisent à la nation et qui donnent tant d'influence à ceux qui les tentent ; en un mot la chambre des pairs avait constamment travaillé à sa perte, à celle surtout de son influence.

Elle eût certainement sauvé Charles X si le lundi même, 26 juillet, elle eût protesté en corps contre les fameuses ordonnances, si elle eût déclaré promptement qu'elle ne voudrait pas s'allier à la chambre bâtarde qu'on lui adjoignait ; son silence, son repos la tuèrent, et sa mort a été constatée par les événemens postérieurs.

Au milieu de son inertie, dont elle voit aujourd'hui les conséquences, quelques pairs tentèrent de faire ce qu'elle ne faisait pas ; ils s'y prirent tard, beaucoup trop tard, car lorsqu'ils agirent la liberté avait gagné la partie. M. de Sémonville, dont on ne peut contester l'esprit et la manière lucide de voir les choses, crut que le moment était venu de parler au roi avec toute franchise. M. de Sémonville, quelle que fût la connaissance qu'il avait de l'état des choses, partageait lui aussi l'erreur de certaines personnes : il croyait à la possibilité d'un accommodement entre la ville et la cour.

Il part donc pour Saint-Cloud, arrive au château, rencontre ou va trouver Polignac, lui parle avec véhémence, lui reproche ce qui vient de se passer, et demande le retrait des ordonnances. Polignac, à cet excès d'audace qu'il ne peut concevoir, se gonfle, se redresse, et prenant la parole :

« Ces propos, dit-il, sont d'un factieux ; tout sera réparé, je sauverai la monarchie. »

M. de Sémonville, haussant les épaules, répliqua :

« Je ne m'arrêterai pas à disputer avec un fou. »

Il passa son chemin. Introduit enfin auprès du roi, il lui parla le langage de la raison, lui fit comprendre que persister dans sa conduite passée était impossible, et qu'il fallait prendre une autre voie de salut. Il ne fut pas aisé toutefois de déterminer le monarque, qui voulut auparavant en conférer avec Polignac et Montbel, celui-ci dit au roi :

« Sire, nous nous sommes trompés ; j'ai cru qu'on pouvait rétablir la paix en rentrant dans la légalité de la Charte, mais vous savez en même temps que mon seul respect pour votre personne sacrée m'a fait contresigner des ordonnances que je désavoue, et qui ne sont nullement mon œuvre. Je me reprocherai toujours ma faiblesse en cette circonstance, car elle m'a rendu coupable non moins envers vous qu'envers la Charte : il ne nous reste plus pour diminuer notre tort que de vous conseiller tout ce qui pourra consolider votre couronne. Un nouveau ministère est absolument nécessaire ; et si le peuple demande la punition de l'ancien, je serai trop heureux de me livrer à sa colère, si à ce prix je peux vous sauver de quelque malheur. »

Polignac pleurait et se tordait les bras, il parla de Wellington, de la Vendée, du noble Midi, des Provençaux de Toulouse en particulier, prouva qu'il avait la tête entièrement perdue ; si bien que Charles X enfin y vit clair, au moins en ce qui concerne l'incapacité de son favori. Il nomma M. de Mortemart chef du conseil des ministres, sans lui adjoindre momentanément aucun autre collègue, et le chargea de partir sur-le-champ pour Paris, emportant avec lui le retrait des ordonnances, la convocation de la chambre au 3 août, et, en tant que de besoin, de faire l'abdication de lui, Charles X, du dauphin, en faveur du duc de Bordeaux.

Pendant que ces choses avaient lieu, et que le dauphin venait de recevoir de son père le titre de généralissime du royaume, Raguse, avec son armée vaincue, rentrait dans Saint-Cloud. L'irritation y était extrême, tant contre lui que contre les auteurs des ordonnances. Les anciens courtisans de Polignac, cessant de le flatter, le poursuivaient de leurs reproches. Il leur disait : « Que voulez-vous ? je me suis trompé, prenez ma tête. » « Eh ! qu'en ferions-nous ? répondait-on, elle est trop vide. » Ses valets refusaient de le servir, et, à plusieurs reprises, il fut sur le point d'être fusillé par les gardes-du-corps.

Raguse, ai-je dit, était aussi en butte à l'animadversion de tous. Sa conduite dans les trois journées indignait les absolutistes qui l'accusaient d'avoir enfreint les ordres positifs qu'il avait reçus, en ne faisant pas mitrailler les Parisiens dès le 27 au soir ; de n'avoir pas fait arrêter mercredi les députés séditieux, quoiqu'on le lui eût enjoint formellement ; enfin, d'avoir éteint l'ardeur des troupes, en leur apprenant par un ordre du jour que des négociations étaient entamées avec les rebelles.

C'était au milieu de ces dispositions à son égard qu'il se présentait à Saint-Cloud. Le duc d'Angoulême, auquel il alla faire son rapport, l'écouta avec une fureur qu'il ne contenait pas. Le récit achevé, le dauphin lui demanda avec une hauteur extrême s'il savait à qui il parlait.

« A monseigneur le dauphin, répondit Raguse. »

« Au généralissime des troupes de France, à un homme qui vous connaît enfin, vous, traître à tous les partis, misérable ! qui avez vendu la France aux alliés, et nous à la France. »

Le maréchal, confondu, balbutia quelques paroles.

« Rendez-moi votre épée, donnez-moi votre épée ! » s'écria le dauphin.

Raguse obéit en éprouvant des tortures inexprimables, et ses traits se contractèrent horriblement. Le prince saisit l'épée avec vivacité, la cassa sur sa selle et se blessa à la main. A la vue de son sang qui coule, il se trouble, se croit assassiné.

« Gardes, à moi ! » s'écria-t-il.



Une douzaine accourent, la baïonnette en avant. Le maréchal va périr. Le dauphin arrête l'élan de ses gardes.

« C'est un traître, dit-il ; mais néanmoins qu'on le laisse vivre, ses remords nous vengeront. »

Raguse, plus près de la tombe que de la vie, accablé par le poids des souffrances de l'âme et du corps, du résultat de trois jours et trois nuits passés sous les armes du massacre, qu'il a commandé, des reproches qu'il a à se faire de sa déroute dans Paris, enfin du traitement qu'il reçoit, est entraîné par ses officiers, et va cacher dans son appartement son désespoir et sa honte.

Le roi Charles X, instruit de cette scène, en blâme la violence, se plaint de l'empirement de son fils ; néanmoins pour ne pas lui donner tort, il borne la durée des arrêts du maréchal à une heure, et puis au moment de se mettre à table lui fait dire de venir dîner.

« J'ai perdu l'appétit, » fut la réponse du transfuge.

Charles X, qui ne mettait de l'espoir qu'en lui, l'envoya chercher plus tard ; et, après avoir tâché de pallier la vivacité du prince, lui dit :

« Maréchal, demain nous aurons quinze mille hommes de troupes fraîches, vous les commanderez et vous rentrerez dans Paris avec elles. »

« Sire, cela est impossible. Cent mille hommes échoueraient à cette attaque. »

« Quoi ! vous êtes assez faible pour craindre une échauffourée heureuse ! Nos pères ont perdu Paris plus d'une fois, et pour cela n'ont pas cessé d'être rois de France. Une révolte pareille est sans péril, général. »

« Ce n'est pas une révolte qui commence, répliqua Raguse, c'est une révolution qui s'achève ; il n'y aura pas dans le royaume, avant huit jours, une seule ville qui n'ait pris la cocarde tricolore. »

« On ne veut donc pas de nous ? »

« On ne veut, sire, ni de vos ministres, ni de votre cour, ni des jésuites, ni des prêtres, ni de moi. Je crains que le duc d'Orléans... »

Le maréchal s'arrêta.

Le roi, prenant la parole :

« Les pairs ne m'abandonneront pas, non plus que le nord, l'ouest et le midi de la France ; d'ailleurs, je vais me populariser par le retrait des ordonnances qui déplaissent tant ; et ce pauvre Polignac ira, pendant six mois, voyager hors de France. »

Le duc de Mortemart, chargé du poids énorme de la négociation entre Charles X et les Français, ne put remplir cette mission importante. Un mal grave, subit, et qu'on n'arrêta pas d'abord, le retint chez lui, surtout lorsque la convocation de la chambre des pairs, faite au nom du chancelier de France, avait été sans résultat. Celle qui eut lieu le jour suivant, et qui fut provoquée par M. de Sémonville, eut plus de succès. Je ne m'arrêterai pas à rapporter ce qu'on y délibéra, car les événements postérieurs ont trompé toutes les prévisions. Je dirai seulement que le comte de Sussy fut chargé, par ses collègues, de faire à la chambre des députés des ouvertures conciliatrices qui ne purent être admises, parce que déjà cette dernière chambre avait arrêté en principe qu'elle ne traiterait plus pour les intérêts des membres de la branche ni de la maison royale.

Dès le 29 au soir, M. Méchin fils avait été envoyé à Neuilly, auprès de monseigneur le duc d'Orléans. Ce prince, absent de son château, n'arriva que le 30 au Palais-Royal ; une proclamation signée de lui apprit au peuple qu'il consentait à se mettre à sa tête avec le titre de lieutenant-général du royaume, titre que lui conféra la chambre des députés.

Cependant la cour de Saint-Cloud était dans une agitation extrême ; on y formait à chaque minute des projets que la minute d'après voyait évanouir ; on parlait de fermeté encore en étalant de la faiblesse, on promettait aux autres d'avoir de l'énergie, et chacun en manquait. Les troupes, sur lesquelles on comptait, se mettaient déjà presque en révolte, tous les régiments de ligne pensaient isolément à s'unir aux citoyens ; le reste de l'armée, les Suisses, la garde, promettaient encore une fidélité incertaine, et les moyens de la maintenir manquaient, il n'y avait pas d'argent dans le trésor particulier du roi ; on avait évacué les Tuileries avec tant de précipitation, que trois millions et demi cachés dans les caves n'avaient pu être emportés ; la gratification de dix francs par homme, soldée le 29 au matin, avait épuisé les dernières ressources. Les ambassadeurs des puissances étrangères gardaient une neutralité peu encourageante ; et dès le lundi au soir, toutes les campagnes aux environs de Saint-Cloud s'étaient insurgées.

Les prêtres et les courtisans, si braves loin du péril, tremblèrent lorsque le péril fut en présence ; le roi même les embarrassait dans la crainte qu'il fallût le défendre ; en conséquence on décida que la position de Saint-Cloud n'était pas tenable, et l'on fut chercher un asile plus sûr à Rambouillet. Le duc d'Angoulême, le 31 au matin, passa la revue de ce débris d'armée dans Sévres, et bientôt après la famille royale partit. Ce fut un étrange spectacle que ce voyage, qui n'était ni une fuite ni une retraite, et tout cela ensemble ; que ce souverain détrôné par ses propres actes, obéi encore par des soldats et non plus par le peuple ; que ces villes et villages où la cocarde nationale était arborée, et cette cocarde blanche que les fugitifs portaient, que le silence de la multitude et le désespoir morne des soldats. Ce fut à Rambouillet que de son plein consentement, et cédant à l'empire des circonstances, Charles X abdiqua la couronne pour lui et pour son fils.

## POÉSIE.

### LA GRÉGORIENNE,

PARODIE DE LA PARISIENNE DE M. CASIMIR DELAVIGNE.

Air de la cantate parisienne.

Peuple buveur, ami du verre,  
Pour la soif mûrit le raisin ;

On disait : buvez de l'eau claire !

Nous avons dit : buvons du vin !

Soudain chacun dans sa mémoire

Retrouve le cri de Grégoire :

En avant ! Marchons !

Lançons des canons !

En tous lieux cherchons les celliers, les bouchons,  
Courons pour aller boire !

Serrez vos rangs, qu'on se soutienne !

Marchons ! que tous cabaretiers

De leur bouteille épicurienne

Fassent offrande à nos gosiers.

O jour d'éternelle mémoire !

Chacun dit le cri de Grégoire :

En avant, etc.

Si le vin se baptise encore,

Nos buveurs en sont plus ardents ;

Sous les sceaux d'eau voyez éclore

Ces vieux ivrognes de vingt ans.

O jour d'éternelle mémoire !

Chacun dit le cri de Grégoire :

En avant, etc.

Pour briser toute cave indigne

Qui conduit nos thyrses fleuris ?

C'est le nourricier de la vigne,

Le bon Siène en cheveux gris.

O jour d'éternelle mémoire !

Chacun dit le cri de Grégoire :

En avant, etc.

La liqueur rouge est revenue

Au sein de nos flacons vidés ;

Brillante, elle s'est répandue

Sur nos visages déridés.

O jour d'éternelle mémoire !

Chacun dit le cri de Grégoire :

En avant, etc.

Soldat du raisin que j'adore

Mon voisin, toi qui l'as goûté,

Ton sang se mêlerait encore

A celui qu'il nous a coûté.

Comme au tems du vineux Grégoire

Tu redirois ce cri de gloire :

En avant, etc.

Tambours, sœurs et castagnettes

Donnez le délirant signal !

Que le vin coule des feuillettes ;

Bacchantes, commencez le bal.

Si l'un de nous meurt de trop boire,

Cabaret, reçois sa mémoire.

Portons-le ! Marchons,

Si nous le pouvons !

Et pour Oremus chantons dans les bouchons

Le rival de Grégoire.

CASIMIR DELATREILLE.

## MÉLANGES.

### LA CHAMBRE D'AUBERGE, NOUVELLE FRANÇAISE. (1825.)

Or voyez avec attention, et vous remémorez quand il faudra, les paroles que je vais vous dire. Heur est anguille glissante et malaisée à saisir, qui fuit des mains qui l'étreignent, et les laisse quasiment plus vides qu'il n'est. EUSTACHE PIERRET. Enseignement moral sur les passions humaines.

Masoud après avoir tiré à grande peine sur le rivage les filets qu'il pensait contenir une énorme poisson, n'y trouva qu'un tas de boue empuanti. Les Mille et une nuits.

Le fantôme moqueur, de son aile légère, Trompe nos bras tendus qui pensaient le saisir, Et ne laisse en son lieu qu'une douleur amère, Et puis le repentir.

HÉLOÏSE PENNEQUIN. Épître à une sœur.

C'est une après-dîner bien ennuyeuse qu'une après-dîner passée dans une chambre d'auberge, quand il pleut à verse, et que l'on n'est point connu d'une seule personne de la ville où l'on se trouve ! Veut-on s'asseoir ? Un fauteuil dur, incommode, plus haut ou plus bas, plus étroit ou plus large que celui dans lequel on se blottit d'ordinaire, met à la gêne, et rend impossibles les rêveries capricieuses de l'imagination. S'il prend fantaisie d'écrire, le bureau ne se trouve point parfaitement d'aplomb. L'étroite tablette ne permet pas au coude de s'étayer, à la main gauche de soutenir et d'échauffer mollement le front. L'encre est épaisse, la plume crie, le papier boit. Le moyen de concevoir, d'exprimer une seule idée ! Et puis, on cherche vainement autour de soi la tapisserie à grandes fleurs qui s'entrelacent, les cadres dorés qui pendent à de longs rubans, les portraits de famille qui semblent sourire. Si les regards se portent du côté des fenêtres, ils n'aperçoivent à travers les vitres que des objets inanimés, inconnus ! Hélas ! il ne reste même pas la ressource de dormir ; car l'ennui de je ne sais quel malaise physique, agacé de je ne sais quelle irritante agitation : on se lève, on s'assied, on marche, on s'arrête, pour se rasseoir, se relever, marcher et s'arrêter de nouveau. Du moins, voilà ce que j'éprouvais, il y a cinq années environ, dans l'auberge du *Signe de la croix*, à quarante lieues de Paris, et durant mon séjour de vingt-quatre heures dans une petite ville aux environs d'Orléans.

Enfin, impatienté de ne savoir sur quel objet porter mon imagination, j'allai, en désespoir de cause, m'appuyer le front contre les rideaux d'étamine que deux petites tringles tendaient sur les quatre vitres inférieures de la fenêtre. Dans cette position, je me mis à regarder la pluie qui tombait en jaillissant sur le pavé, et coulait et s'enfuyait en larges ruisseaux.

Mais l'étamine grossière imprimait sur mon front, en petits sillons rouges, et avec une démangeaison presque douloureuse, les gros fils croisés de son tissu. Il tomba en se repliant sur lui-même, et me laissa voir quelques mots gravés sur une vitre, sans doute à l'aide d'un diamant.

JULIE ET CASIMIR.—4 septembre 1819.

En ce moment, mon hôte me m'apportait à dîner. Il faut dire que la bonne femme, témoin de l'ennui qui m'agitait, s'était mise en quatre pour me procurer des moyens de distraction. Elle avait rassemblé sur ma table tous les livres qui se trouvaient chez elle ; un volume dépareillé de *Florissa*, ou *L'amour vertueux*, deux autres mauvais romans à six sous le volume, et le terrible *Monbarb l'exterminateur*. Je n'avais pu en lire quatre pages. Dans son empressement, elle avait même emprunté de son voisin, ménétrier aveugle, un violon des plus mauvais, et dont je ne me serais pas moins servi pour tromper l'ennui et la longueur du tems. Mais il manquait deux cordes à l'instrument, et il ne se trouvait pas dans la petite ville de quoi les remplacer.

La bonne femme ne savait à quel saint recourir pour dissiper la tristesse de ma physionomie et clore mes larges bâillements.

Quand elle me vit contempler attentivement et avec une sorte d'intérêt les deux lignes gravées sur la vitre, elle fit un sourire, et posa sur la table les assiettes de faïence dont ses mains et ses bras étaient chargés. « Oh ! mon bon monsieur, dit-elle en avançant près de moi et en s'asseyant, car la charge était lourde et l'escalier des plus raides : Oh ! mon bon monsieur, ces deux-là ne s'ennuyaient point comme vous ; je vous l'assure. Ils étaient pourtant bien malheureux. C'est une histoire que je veux vous conter. Laissez-moi seulement recorder ma mémoire un petit moment. »

Elle passa lentement alors sur son front hâlé une main brune et nerveuse, et se prit à parler comme on va le voir.

« Il y a bien des années de cela. C'était la première année que je tenais cette auberge. Un jeune homme et une femme arrivèrent ici et vinrent se loger dans ma maison.

Je fus huit jours à chercher en vain pour quels motifs ils y étaient venus. Renserrés jusqu'à la nuit dans leur chambre, ils n'en sortaient que pour faire une promenade de longue durée. Ensuite ils rentraient sans parler à personne. Du reste, forts exacts à me payer au bout de la semaine ce qu'ils me devaient.

Un dimanche, la jeune dame descendit, suivant sa coutume, pour me remettre mon argent. Elle demanda ensuite du charbon de bois, et remonta dans sa chambre. Je crus observer que ses yeux étaient rouges, comme si elle eût pleuré bien fort, et je m'arrêtai d'autant plus à de pareilles idées que ce soir-là ils ne sortirent point pour se promener.

Nous étions, mon mari et moi, couchés à peine depuis une heure, lorsqu'une chaise de poste s'arrêta à la porte de l'auberge. Vous sentez bien que nous ne nous fîmes pas dire deux fois de nous lever. Et vite et vite, nous courons ouvrir ; sauf votre respect, j'avais pris à peine le tems de mettre une jupe, et de jeter un mouchoir sur mes épaules.

C'était un monsieur qui paraissait bien dangereusement blessé, car il avait la tête toute pleine de sang. Cela faisait mal à voir. L'un de ses domestiques (le monsieur en avait trois) m'apprit qu'il avait fait en route une chute de voiture.

L'embarras était de le mettre coucher quelque part. Vous savez, mon cher monsieur, qu'il ne se trouve ici que deux chambres décentes : la nôtre, qui n'était pas encore arrangée en ce tems-là, et celle où vous êtes. Allons, dis-je à mon mari, ces deux bons jeunes gens voudront bien, j'en suis sûre, prêter pour une seule nuit, à une personne comme il faut, et blessée si fort, leur chambre commode et leur lit excellent. Je vais le leur demander.

Sainte-Vierge !... Mon cher monsieur, quand j'ouvris leur porte, je faillis tomber de mon haut. Je n'eus que le tems de sortir et de m'appuyer contre le mur. Ils avaient allumé au milieu de leur chambre un grand monceau de charbon ; et je vis à la lumière bleue de ce charbon, je vis les deux pauvres enfants immobiles couchés et pâles comme des trépassés. J'ouvris une fenêtre, et j'appelai au secours. Mon mari, les domestiques de l'étranger, l'étranger lui-même accoururent ; tant j'appelais fort ! En entrant, l'étranger cria : Mon fils ! et il tomba lui-même comme mort.

Quand le jeune homme revint à lui et commença à ouvrir les yeux, son père le pressait dans ses bras, ses domestiques l'entouraient. Il porta autour de lui des regards étonnés, et puis il détourna la tête. Alors le monsieur nous fit signe à tous de sortir.

Le lendemain, ils se mirent en route tous les trois dans la chaise de poste du vieux monsieur, et je n'aurais jamais pu savoir à fond une histoire si curieuse, car il me payèrent avec générosité, mais sans m'expliquer en rien la scène de la veille ; mais, heureusement, le postillon qui les avait conduits s'était mis dans les bonnes grâces du valet de chambre du père. Je ne sais comment il s'y prit pour cela, car le valet de chambre se montrait insolent comme un seigneur, et me traitait moi, de même que si j'eusse été la dernière des dernières servantes. Pour en revenir à mon histoire, voici ce que le valet de chambre dit au postillon.

Le jeune homme s'était pris d'amour pour la jeune fille, orpheline qui n'avait pas d'argent du tout. Le père s'était opposé à leur inclination. Alors ils s'enfuirent, ils vinrent se cacher bien loin de leur pays, dans mon auberge, et quand ils ne se virent plus de quoi vivre, ils résolurent de se tuer. Heureusement leur père, qui les croyait à Paris, et qui s'en allait à leur recherche, arriva à tems pour les sauver d'un pareil malheur. Touché, cette fois, de leur désespoir, il pardonna, et puis il leur promit de les marier ; ce que je suis bien sûr qu'il a fait.

L'histoire de mon hôte me m'avait presque attendri, et s'empara fortement de mon imagination de jeune homme. Le soir même, dans la chambre de l'auberge où s'étaient passés les événements contés par mon hôte, je transcrivis les pages qu'on vient de lire.



Deux années s'écoulèrent, et j'avais totalement oublié les amans et leurs aventures.

Un soir je fus invité à passer la soirée chez un de nos peintres célèbres. Quand j'allai saluer l'artiste, je le trouvai discutant avec un homme au maintien grave et pensif. Le mariage faisait le sujet de leur entretien. Le peintre soutenait chaleureusement que sans amour il ne saurait être d'union heureuse. Son adversaire établissait que de tels mariages ne pouvaient être que malheureux.

— Malheur, s'écria-t-il, après de longs développemens, malheur aux insensés qui cherchent dans une pareille union la réalité de leurs rêves fantastiques de bonheur et de tendresse. Malheur à eux ; oui, malheur à eux. Car, bientôt cruellement déçus, ils se tordront les mains avec désespoir, et maudiront leur funeste erreur.

— Monsieur, lui répondis-je, je pourrais vous citer deux personnes qui, j'en suis sûr, combattraient victorieusement vos raisonnemens paradoxaux.

Je me mis alors à conter l'histoire de la chambre d'auberge. Elle émut vivement l'artiste.

— Eh ! bien, monsieur ? demandais-je.

— Eh bien ! répondit mon adversaire, à peine mariés d'un an, votre malheureux jeune homme aura déploré la faiblesse de son père. Déchu par sa mésalliance de la position sociale où il se trouvait, privé de la fortune qu'il aurait acquise par une union convenable, par la dot qu'il était en droit de trouver chez une épouse, il aura végété toute sa vie.

— Hélas ! il aura subi des maux plus grands, plus réels encore. Bientôt à l'amour romanesque des deux amans, à leurs expansions brûlantes auront succédé la satiété, l'indifférence, la froideur, le dégoût. Qui sait ? peut-être cherchent-ils aujourd'hui en d'autres affections les chimères qu'ils avaient cru trouver dans leur folle union. Voilà, oui voilà l'existence de votre Casimir et de sa compagne.

— Vous connaissez donc le héros de cette aventure ? demanda le peintre surpris.

Or je n'avais point dit quels noms se trouvaient gravés sur la vitre. Celui à qui s'adressait la question du peintre ne l'entendit pas ou feignit de ne pas l'entendre : car il s'approcha d'une table de jeu, et sans répondre. Peu d'instans après un jeune homme vint l'avertir que sa femme désirait s'en aller. Il jouait alors, et cet avis répandit sur son visage une expression non équivoque de mauvaise humeur.

— Mon oncle, continua le jeune homme, si vous désirez rester, je reconduirai ma tante.

— Allez, Alfred, répondit-il.

Et le jeune homme, joyeux, courut vers une femme pâle et à l'air malheureux.

La maîtresse de la maison salua d'un sourire et d'une amicale inclination de tête la dame qui sortait.

— Quelle est cette dame ? lui demandais-je.

— Madame Casimir de Beauséjour.

S. HENRY BERTHOUD.  
(Gazette de Cambrai.)

## LA NUIT SUR UNE MONTAGNE

DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Il faut que je vous raconte encore une de mes excursions. J'étais sorti de grand matin, et j'avais été me promener dans des montagnes à seize milles du Cap. Mon cheval et moi nous commençons à juger qu'il était tems de retourner au logis, lorsque le brouillard nous enveloppa complètement. Je ne sais si vous avez jamais eu l'occasion de remarquer les effets que produit le brouillard, soit en changeant les formes des montagnes soit en grossissant le volume des objets ou en les cachant entièrement, soit en les laissant entrevoir sous les apparences les plus bizarres et les plus fantastiques, tellement que le voyageur, trompé à chaque instant, perd toute confiance dans le rapport de ses sens.

Je me trouvais sur le sommet d'une colline dont les flancs étaient raides et escarpés. Il n'y avait pour descendre qu'un sentier très-rapide, qui était mon unique ressource. Je le cherchai aussi long-tems que je pus voir ma boussole, et, quoique souvent trompé, je ne continuai pas moins mon chemin par-dessus les rochers et à travers les marécages jusqu'au coucher du soleil, qui, dans ce pays-ci, est bientôt suivi de l'obscurité. Pendant quelques instans, les nuages entr'ouverts laissaient apercevoir les derniers rayons du soleil, et c'est de ce côté que se dirigea mon cheval : il semblait avoir quelque espoir et galopait avec ardeur. Enfin, arrivé sur le plateau des falaises qui bordaient la plaine, il s'arrêta tout à coup, et son espérance et la mienne s'évanouirent en même tems. Nous n'avions pas d'autre perspective que de passer la nuit sur la montagne. Fatigué et mouillé, et de plus affamé (je n'avais rien pris depuis mon déjeuner), je descendis de cheval au pied d'un rocher qui m'abrita de la pluie. Il n'y avait pas long-tems que j'occupais ce poste, lorsque j'entendis le cri sauvage et prolongé du chacal et le court hurlement du loup. Ils avaient senti mon cheval, et s'approchaient toujours. Je n'avais point d'armes ; je ramassai quelques cailloux, j'en frottai continuellement deux l'un contre l'autre pour produire du feu, et je criai de toutes mes forces. Trois ou quatre loups vinrent tout près de moi ; mais je crois que la faim la plus pressante n'étouffait jamais chez ces animaux la crainte que leur inspire la voix de l'homme. C'est en cela que mon cheval semblait placer toute sa confiance, il se serrait contre moi, portant le nez au vent ; il sentait les bêtes féroces à quelques pas, et quoique nous n'eussions jamais été bien intimes auparavant, il semblait me regarder comme son compagnon d'infortune ; il me mordait la main, frottait son museau glacé contre mon visage ; ce qui du moins m'empêcha de m'endormir.

J'entendais le bruit sourd et monotone de la mer qui battait au pied des énormes falaises : les brouillards m'environnaient de toutes parts, et la lune, perçant un moment leur épaisseur, me fit voir une scène dont je n'oublierai jamais l'aspect sauvage et désolé. L'explosion lointaine du canon de la retraite m'avait annoncé neuf heures. Chaque fois que les brouillards semblaient s'éclaircir, je fixais les yeux sur le point de l'horizon où devaient se montrer les premières lueurs du jour ; mais mon attente fut souvent déçue. La lune, qui

paraissait emportée sur les nuages comme un frêle esquif, tantôt suspendu au sommet de la vague, tantôt entraîné au fond de l'abîme, répandait une clarté pâle et hideuse sur les rochers grisâtres épars à l'entour. Quelquefois un voile épais de nuages la cachait à mes yeux, et, de nouveau plongé dans l'obscurité, j'écoutais le battement sourd et monotone du resac. Le hurlement du loup et le cri perçant du chacal m'annoncèrent que la nuit allait bientôt finir ; car les animaux sauvages, après avoir rodé dans le voisinage des habitations, regagnaient leurs retraites. Enfin, j'entendis le canon du matin, et jamais aucun son ne fut plus agréable à mon oreille. Les nuages s'éclaircissent, le soleil se leva, les gouttes de pluie brillèrent comme des diamans sur les buissons et les fleurs, et la scène, auparavant sombre et désolée, devint en un moment resplendissante de lumière et de beauté. Je montai à cheval, et gravissant un des sommets les plus élevés, je reconnus que j'étais loin du point que j'avais cherché. Mais maintenant, il était jour : les brouillards, suspendus en voiles légers sur les flancs des montagnes, ne m'en dérobaient plus la vue, mais ajoutaient à leur beauté. Ils couvraient le fond de la vallée comme un lac paisible dont la surface semblait réfléchir la voûte du ciel. Est-il étonnant, pensai-je alors, que l'on ait adoré le soleil ?

Cette dernière aventure n'était pas précisément agréable, mais j'ai du plaisir à ces promenades solitaires. Les fleurs des champs, les vertes bruyères avec leurs bouquets de pourpre, les oiseaux au plumage éclatant, les lézards craintifs et diversément nuancés, qui se glissent entre les fentes des rochers ; le caméléon, noir dans l'ombre, mais qui reflète la verdure brillante du buisson où il grimpe lentement : tous ces objets sont pour moi une société délicieuse. La vague écumante qui se brise à mes pieds, les masses de nuages qui volent audessus de ma tête, ont pour moi un langage muet, mais éloquent.

Vaines rêveries que tout cela, direz-vous ; mais il y a des momens où je fais la société pour m'abandonner à ces songes, pour rappeler les vives impressions de mon enfance dont les souvenirs sont encore plus réels pour moi que les choses du présent. C'est la scène du matin avec sa lumière brillante et ses ombres fortement dessinées, auprès de laquelle tout ce qui suit paraît effacé, terne et sans vie.

## LE GRAIN DE RAISIN.

ANECDOTE MAURESQUE.

Vérid avait des jardins plus frais que ceux du roi des Péris, des coursiers aussi vites que la divine jument du prophète, un cimetière flamboyant comme celui de Salomon, dont les rubis auraient payé des empires, si sa bonne lame n'eût pas su les conquérir ; il avait les Sierras sauvages et les délicieuses Végas, Corduba la superbe, la grande Séville, et Grenade, le paradis de l'Occident. Le beau Vérid couvrait son front du turban des califes, et c'était son nom qu'on entendait au Rothba dans les dix mille mosquées de l'ouest, après les noms d'Alla et de Mohammed ; mais Vérid avait encore ce qu'il préférait à son cimetière, à Séville, à Grenade, et même au turban des maîtres d'Islam : il avait Zénaïb, la fille d'Yémer, au sourire enfantin, aux grands yeux de gazelle voilés de longs cils de soie, à la démarche légère et capricieuse ; Zénaïb, qui jetait ses bras autour du prince des croyans, tout comme si c'eût été un simple Abencerrage, qui s'asseyait sur ses genoux en folâtrant, et lui disait : « Mon Vérid ! »

Et chaque jour, quand le muzzin appelait les fidèles à la prière de l'aurore, Vérid frappait la terre de son front et disait : Dieu est grand ; il m'a fait heureux parmi les enfans de lumière.

Un soir, les deux amans, mollement étendus sur des carreaux de soie, s'enivraient des délices de ces nuits méridionales, si chères à l'amour et à la poésie, et dont les splendeurs sont inconnues au pâle firmament du nord. Les jardins enchantés laissaient entrevoir leurs profondeurs muettes à travers les arcades en treilles, et les émanations embaumées qui s'en échappaient se confondaient aux parfums du harem. Les rayons de la lune, illuminant les vitraux peints, dessinaient d'éclatans losanges sur les pavés de mosaïque, et tremblaient dans des bassins de marbre en réseaux argentés, où se jouaient des poissons d'or et de feu. « Vois, disait la fille aux yeux noirs, dans sa folle joie, c'est pour nous que les Péris guident dans les cieux la blanche lune ; c'est pour nous qu'Israfil, ange de l'harmonie, vient de la mer sur cette brise frémissante : oh ! tout est pour les amans, car eux seuls comprennent la langue mystérieuse des esprits de l'air. — Ma Zénaïb, murmurait le commandeur des croyans, es-tu donc la fille des Péris ? As-tu quitté pour moi les bosquets du pays de la volupté ? Ta voix est plus suave que celle d'Israfil, ton haleine plus embaumée que la rose de Jéricho, ta peau est douce et transparente comme le fruit doré des vignes d'Almería. » Il tenait à la main une grappe de ce raisin fameux.

La rieuse fille d'Yémer releva son front à ces mots. « Puisque tu aimes à me comparer au raisin d'Almería, je veux m'unir plus étroitement à lui pour lui ressembler davantage ; » et elle se suspendit les deux mains aux bras du calife, attirant la grappe vers sa bouche entr'ouverte : « Non, ma perle, vous ne l'aurez pas ainsi ; pour vous punir de votre irrévérence envers le califat, vous n'obtiendrez l'objet de vos desirs qu'en retenant les grains un à un dans votre jolie bouche. » Avec un éclat de rire elle renversa sa belle tête sur les genoux de Vérid, et le calife commença à jeter en l'air les grains brillans que sa folle maîtresse cherchait à saisir dans leur vol. C'étaient des cris, des rires, des joies d'enfant à n'en plus finir. Après maint effort inutile, les lèvres rosées de Zénaïb arrêtaient un grain au passage ; mais aucun cri de gaîté ne signalait son triomphe. « Qu'as-tu donc, ma Zénaïb ? Que fais-tu ? » s'écria le calife. Elle était renversée sur le dos, ses bras se raidissaient, son cou si blanc se gonflait et se sillonnait de veines bleues, ses yeux tournaient avec une expression déchirante... Vérid, hors de lui, remplit le harem de ses cris de désespoir ; mais quand les savans mollahs accoururent, il était trop tard ; elle n'était plus, et un grain de raisin avait empoisonné pour jamais la vie du prince de la terre.

Enfans des hommes, qu'est-ce que le bonheur ?

LE GASTRONOME.

## HOLYROOD.

C'est la seule résidence royale du vieux royaume d'Ecosse qui soit encore debout. A Perth, à Linlithgow, à Craigmillar, tous les châteaux tour-à-tour habités par les Stuarts ne sont plus que des décombres. Holyrood lui-même atteste, par les ruines qui l'avoisinent, que les guerres civiles et les guerres religieuses ne l'ont pas respecté. La chapelle n'est plus qu'une enceinte sans toiture, et l'élégante croisée gothique que nous avons vue au Diorama n'est qu'une ruine réparée. Rien de triste comme ce palais solitaire, au pied de la montagne où s'arrête la vieille ville d'Edimbourg. Le faubourg dont il fait partie a été déserté depuis long-tems pour la ville neuve, par la noblesse, dont on voit les écussons effacés sur quelques maisons antiques ; il serait entièrement dépeuplé peut-être sans le singulier privilège dont jouissent encore l'enceinte du château et les rues environnantes : c'est un sanctuaire où les débiteurs peuvent impunément braver les huissiers. Quiconque ne veut pas payer ses dettes loue une chambre dans la Canongate et y fixe son domicile jusqu'à ce que ses créanciers composent avec lui.

L'intérieur d'Holyrood est plein de souvenirs historiques qui forment une suite de scènes de terreur. Depuis Marie Stuart jusqu'à Charles Edouard, tous les princes qui y ont passé finirent tristement leurs jours sur l'échafaud ou dans l'exil. Tous ces portraits des rois fabuleux d'Ecosse, qui remontent jusqu'à Fergus Ier, vrais fantômes dans l'histoire, ont une physionomie sombre sur ces toiles enfumées. Marie Stuart elle-même, si belle partout ailleurs, a là quelque chose de sinistre dans le regard. Il est vrai qu'en vous la montrant on vous parle de l'assassinat que Ruthwen osa commettre sous ses yeux, là où vous êtes ; car vous foulez au pied la tache du sang de Rizzio, tache ineffaçable, ou que la gardienne d'Holyrood a du moins le soin d'entretenir artificiellement. Ce fut en 1793 que le comte d'Artois et ses deux fils vinrent pour la première fois à Holyrood ; un des tableaux qui ornent leur appartement représente Charles Ier, petit fils de Marie Stuart et martyr comme elle. Jacques II fut le dernier prince de cette race qui résida paisiblement dans le palais des monarques écossais avant de monter sur le trône. Quels rapprochemens pour Charles X, lorsqu'il va entrer de nouveau dans cette demeure royale !

La promenade la plus voisine d'Holyrood est le *Parc du Duc*, ainsi appelée parce que Jacques, alors simple duc d'York, aimait à y chasser.

Le consul de France à Edimbourg est M. Lainé, neveu du noble pair qui en 1814 contribua si puissamment à la restauration, mais qui a toujours refusé d'être ministre sous Charles X, pénétré de l'idée que ce règne finirait par un autre 1688.

## TABLEAU COMPARATIF DE QUELQUES VITESSES.

Un bateau à vapeur	parcourt de 590 à 600 pieds (100 toises) par minutes : donc, par heure, 6000 toises ou trois lieues de poste de 2,000 toises l'une.
Un coureur (vélocipède)	parcourt de 180 à 200 toises par minute ; une lieue de poste en dix minutes ; 6 lieues par heure. Le double du bateau à vapeur, et la moitié du cheval.
Un cheval (de course)	parcourt de 400 à 410 et même 415 toises par minute : plus d'une lieue de poste en cinq minutes ; environ douze lieues dans une heure.
Le son (bruit)	parcourt 1,038 pieds ou 173 toises par seconde ; 10,380 toises, ou plus de cinq lieues de poste par minute.
Un boulet de canon (du poids de 24 livres)	parcourt environ 1,800 pieds ou 300 toises par seconde : il y a 60 secondes dans une minute.

*Nota.* Un homme peut voir la lumière du coup de canon qui lui donne la mort mais non en entendre le bruit.

La lumière parcourt quatre millions de lieues par minute. Le soleil étant éloigné de la terre de trente-deux millions de lieues ; la lumière met huit minutes avant de parvenir à nos yeux.

William Jennings, avare s'il en fut jamais, possédait une fortune de 200,000 livres sterling. Quoique d'une avarice sordide, il avait la passion du jeu et y perdait quelquefois des sommes assez fortes. Après une perte considérable, il rentra chez lui, et attendait pour la réparer, sans jouer davantage, que ses revenus l'eussent fait rentrer dans une somme égale à celle que le jeu lui avait enlevée, et puis il recommençait. Une vieille femme gardait sa maison, et ses gages étaient ce que les personnes qui venaient visiter cette magnifique propriété dans un état déplorable, voulaient bien lui donner.

Expliquez-moi, je vous prie, disait un jour Louis XIV à M. de Vergennes, la différence qu'il y a entre un whig et un tory, en Angleterre. — La différence est absolument dans le nom, reprit le ministre : les torys sont whigs quand ils ont besoin de places, et les whigs sont torys quand ils les ont obtenues.



## GLOIRES GASTRONOMIQUES.

LES APICIUS.

Le nom d'Apicius est en gastronomie ce qu'est celui d'Hippocrate en médecine. Chapeau bas devant la première gloire culinaire de l'antiquité ! Un poète dit :

Deux chemins différents et presque aussi battus,  
Au temple de mémoire également conduisent :  
Les grands crimes immortalisent  
Ainsi que les grandes vertus.

Vraiment ces deux chemins ne sont pas les seuls ; les grands diners immortalisent aussi, témoin Apicius, qui leur doit d'être mentionné dans tous les dictionnaires d'hommes illustres, et d'avoir un long article dans la *Biographie universelle*, de même qu'Homère et Alexandre, Voltaire et Napoléon. M. Michaud, Apicius vous ait en sa sainte garde.

Ce qui assure à ce nom classique une réputation si colossale, c'est que trois générations successives la soutinrent dignement, et qu'un seul Apicius se l'est adjugée tout entière. Il y eut plusieurs Apicius, comme plusieurs Hercules ; les érudits sont fort embarrassés pour partager cette masse de gloire, en rendant à chacun ce qui lui appartient, et pour établir la division de l'héritage entre les membres de cette antique famille, que d'Hosier a fort impertinemment oubliée.

Suivant les auteurs les plus exacts, on compte trois principaux Apicius : le premier vivait sous Sylla, le second sous Auguste et Tibère, et le troisième sous Trajan. Le second est le plus célèbre, sur la foi de Sénèque, Plinius, Juvénal et Martial. Ce fut lui qui, au rapport d'Athénée, dépensa, pour satisfaire sa gourmandise des sommes immenses, et inventa plusieurs espèces de sauces, de ragoûts, de gâteaux qui portent son nom. Sénèque, son contemporain, nous apprend qu'il tenait école de bonne chère, et que la dépense de sa table avait dévoré en peu d'années deux millions et demi. Il ajoute qu'Apicius étant fort endetté, examina le bilan de sa fortune, qui ne se montait plus qu'à deux cent cinquante mille francs de notre monnaie, et s'empoisonna, une pareille somme lui suffisait à peine pour bien vivre un mois. Cette mort peut être comparée à celle de Phérocène Vatel : l'une est la tragédie de l'amphitryon ; l'autre, celle du maître-d'hôtel.

Ce troisième Apicius qui florissait sous Trajan, fut inventeur d'un secret pour conserver les huîtres, secret perdu avec tant d'autres ; de Rome il en fit parvenir de très fraîches à l'empereur, occupé au fond de l'Asie à combattre les Parthes. Ce même Apicius entreprit le voyage d'Afrique, uniquement pour trouver des homards plus gros que ceux qu'il mangeait à Minturnes. Homards prosternez-vous !

Il nous reste de lui un grand *Traité de l'art de la cuisine* (de *arte coquinaria*), imprimé plusieurs fois, mais jamais traduit. Ce livre, très-bien digéré, est le digeste gastronomique des Romains. Sa publication divisa les cuisiniers en plusieurs sectes rivales aussi animées que les jansénistes et les molinistes, les ultra et les libéraux. Il y eut des apiciens et des anti-apiciens, des classiques et des romantiques culinaires. O ! pomme de discorde !

Auteurs du code de la cuisine, les Apicius étaient encore les législateurs de la salle à manger. Ils voulaient qu'à table on n'eût que des manières élégantes et agréables ; ils prirent des moyens pour arriver à ce but ; il y eut à Rome des maîtres à manger, qui enseignaient par principes comment on doit mâcher et avaler de bonne grâce, de même qu'un maître à danser apprend à faire la révérence. Grands hommes !

Montaigne approuve fort cette institution : « C'est indécence, dit-il, outre que cela nuit à la santé, voire et au plaisir, de manger goulûment comme je fais. Je mords souvent ma langue, par fois mes doigts, de hâveté. » Diogène, rencontrant un enfant qui mangeait ainsi, donna un soufflet à son précepteur. A Rome, du temps des Apicius, Diogène n'aurait pu trouver où placer son soufflet.

Ces législateurs de la gastronomie virent fleurir leur règne sous ceux de quatorze empereurs, dont la domination fut souvent si passagère et si malheureuse, que le laurier impérial, sanglant et fragile diadème des Césars dut plus d'une fois porter envie au laurier-sauce, qui couronnait le front des Apicius. (Gastronomie.)

## TRAIT D'UN MARI ANGLAIS.

Un jeune matelot a comparu à l'audience publique du lord-maire.

— Je supplie votre seigneurie, dit-il, de me faire rendre la tête de ma mère.

— Grand Dieu ! s'écrie le magistrat, est-ce qu'on a assassiné votre mère ?

— Non ; mais on a coupé sa tête.

— Est-il possible ! Pourquoi donc a-t-on séparé sa tête de son corps ?

— C'est qu'elle est morte à l'hôpital, et les bouchers m'ont rendu son corps ; mais ils veulent garder sa tête comme une curiosité, parce qu'elle est morte d'un mal de dents.

— Morte d'un mal de dents ? Jamais je n'ai ouï pareille chose.

Après plusieurs questions, le lord-maire apprit, enfin, que la défunte ayant eu une dent mal arrachée, était morte d'un gonflement de tête aussi subit qu'énorme, et que les chirurgiens voulaient, pour l'intérêt de l'art, examiner la cause de cette mort extraordinaire.

Le lord-maire déclama contre la froide cruauté des anatomistes. Un médecin, qui se trouva présent, prit fait et cause des anatomistes ; le lord-maire lui répliqua vivement que les médecins priaient toujours de couper et de sauter des corps morts, mais qu'il doutait fort qu'aucun médecin voulût consentir à avoir, à son tour, son squelette suspendu comme un mannequin et sa tête mise en bouteille ; il compara les anatomistes aux voleurs de tombeaux.

Le matelot déclara qu'il s'était trouvé à vingt batailles : qu'il avait vu la mort sous son aspect le plus hideux ; qu'il avait aidé à enterrer les membres épars de ses camarades ; qu'il se souciait fort peu de savoir en combien de morceaux il serait coupé après sa mort. « Mais pour ma mère, ajouta-t-il, »

c'est autre chose ; j'irai attendre dans l'hôpital, jusqu'à ce que ces bouchers me rendent sa tête, dussent-ils couper la mienne.

Le mélange de sensibilité, d'énergie et de simplicité qui régnait dans le discours du matelot, produisit un grand effet. On envoya un officier de police faire des recherches sur l'affaire ; il revint en disant que le père du jeune matelot avait vendu la tête de sa femme pour une guinée aux anatomistes.

## ANNONCES.

Mme. V. J. ARTIGUENAVE qui a professé avec succès à Paris et deux ans à New-York, a l'honneur de faire part aux dames de cette ville, qu'elle a ouvert, le 20 de ce mois, un Cours de Musique, et de Forte Piano, qui aura lieu trois fois par semaine, le lundi, mercredi et samedi, de dix à quatre heures ; le prix est de \$25 par quartier.

Mme. A. joindra à ce cours de musique, un Cours de Langue Française, le mardi, jeudi et samedi, de dix heures du matin à deux heures de l'après-midi. Le prix du quartier est de \$10. No. 63 Murray street.

## AUX AMATEURS DE MUSIQUE.

M. DESBARATS, élève des célèbres *Mori* et *Kieseweter*, a l'honneur de prévenir les dames et le public de cette ville en général, que son intention est de donner des leçons de Violon, de Piano, et de Musique Vocale. Il espère que la méthode excellente des maîtres dont il est l'élève et d'après laquelle il enseigne lui-même, son assiduité et son exactitude pourront lui mériter des encouragements dont il se rendra digne.

M. D. accorde aussi le piano et à des prix modiques. S'adresser au No. 64 Beekman-street.

Mr. G. F. WEISSE, de Paris, qui a professé dans plusieurs pensions de cette ville et notamment au *High School*, vient d'ouvrir une classe du soir pour l'enseignement de la langue française, au No. 3 Courtlandt street.

Mr. G. F. W. donne aussi des leçons particulières. Heures des classes, de 6 à 7 et de 7 à 8.

Les personnes qui désireraient prendre des leçons pourront trouver Mr. W. au No. 3 Courtlandt street, tous les jours, depuis 1 heure jusqu'à 3.

AVIS. — M. JOSEPH COLLET, No. 133 Greenwich-street, a constamment à vendre aux prix les plus modérés en gros et en détail, un assortiment complet de vins de France, d'Espagne, liqueurs de toutes sortes, vieux xéres, (sherry) vins d'Oporto et Madère, eaux-de-vie d'ame prouve, genièvre et rhum en bouteilles, dames jeanne ou futs en entrepôt ; Chateau-Margaux, Lafite, St. Julien, Médoc, Hermitage, Côte-rôtie, haut Barsac, Sauterne, Grave, Malaga, muscat frontignan, Champagne en bouteilles et en paniers, etc.

Jos. Collet s'engage envers le public et ses amis à fournir ces articles dans leur état naturel, tels qu'ils ont été importés, et à plus bas prix qu'on ne pourrait se les procurer ailleurs.

Les frais de transport seront à sa charge. Il prépare pour les voyageurs des provisions, et des fruits dont il garantit la conservation à la mer. Bœuf, veau, cuisses d'oie, volailles, canards, confits, etc. tomates, champignons, coings, tablettes de bouillon, etc.

Joseph Collet peut également disposer de quelques appartements bien meublés, et recevoir en pension chez lui à des prix modérés un petit nombre de personnes respectables.

## DENTS INCORRUPTIBLES.

MM. PLANTOU père et fils, Chirurgiens Dentistes de Paris, premiers fabricants des dents incorruptibles, qui leur ont mérité depuis près de dix ans un certificat de la Société Médicale de Philadelphie, attestant la supériorité de cette espèce de dents artificielles sur toutes celles faites de matières sujettes à corruption, offrent aux habitants des États-Unis leurs services pour toutes les opérations de leur art. Ils placent de ces dents, qui ne changent jamais de couleur et ne contractent jamais de mauvaise odeur, depuis une seule jusqu'à des rateliers entiers, lorsqu'il ne reste plus une dent dans la bouche. Ils ont obtenu une patente pour la perfection qu'ils ont acquise dans la fabrication, la solidité et la durée de ces dents.

Leur résidence est à Philadelphie, quatrième rue Sud, No. 110. 61—t

A VENDRE chez M. THOISNIER DESPLACES, libraire de Paris et à New-York, Exchange-Place, No. 32.

HISTOIRE DE NAPOLEON par M. de Norvins, 4 vol. en 8o avec vignettes, cartes et plans, \$13 ;

Précis du consulat et de l'Empire sous Napoléon, avec les réflexions de Napoléon lui-même. 1 vol. 8 vo. \$2.

Biographie universelle des hommes les plus marquants sous tous les rapports. 52 vol. 8 vo. \$50—broché.

Annuaire historique et universel depuis 1818 jusqu'à 1830. 1 gros vol. 8 vo. de 1,000 pages \$3. Chaque année peut se vendre séparément.

Dictionnaire synonymique de la langue française, par Laveaux. \$3. Dictionnaire espagnol-français, par Trapani. 2 vol. 8 vo de 1300 pages. 6.50.

Dictionnaire géographique universel d'après Malte-Brun. 2 vol. 8 vo. \$8.

## PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines.	Départ de N.-Y.
1	Charlemagne.	Robinson.	1 <sup>er</sup> fév. 1 <sup>er</sup> juin. 1 <sup>er</sup> oct.
3	Havre.	Keene.	10 » 10 » 10 »
2	Chs. Carrol.	Clark.	20 » 20 » 20 »
1	Ed. Quesnell.	Hawkins.	1 <sup>er</sup> mars 1 <sup>er</sup> juil. 1 <sup>er</sup> nov.
3	Henri IV.	J. B. Pell.	10 » 10 » 10 »
2	France.	E Funk.	20 » 20 » 20 »
1	Sully.	Macy.	1 <sup>er</sup> avril. 1 <sup>er</sup> août 1 <sup>er</sup> déc.
3	François Ir.	Skiddy.	10 » 10 » 10 »
2	Erie.	J. Funk.	20 » 20 » 20 »
1	Formosa.	Orne.	1 <sup>er</sup> mai. 1 <sup>er</sup> sept. 1 <sup>er</sup> jan.
3	De Rham.	Depeyster.	10 » 10 » 10 »
2	Ed. Bonaffé.	Hathaway.	20 » 20 » 20 »

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quesnel Pailé.  
Deuxième ligne, Bonaffé, Boisgérard et Cie., agents à New-York. Crasous et Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer ; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston ; courtiers, Crasous et Boyd.

Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagements sont élégants et aussi commodés qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et abondantes provisions.

## AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agents en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent ; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare ; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezons sont les produits des plus célèbres fabrications. Enfin dans leur joli magasin se trouvent tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

## KEEPSAKE AMÉRICAIN.

Le soussigné vient de publier : *Keepsake Américain* ; morceaux choisis et inédits de littérature contemporaine. 1 volume avec 12 belles gravures. Prix, relié en soie \$2 50, en veau fers froids, doré sur tranche \$3, en maroquin riche, doré sur tranche, \$4, en maroquin à vignettes, doré sur tranche, \$5, en mosaïque \$15.

Le *Keepsake* est imprimé, sur beau papier velin, par Rignoux ; les reliures ont été confectionnées par Thouvenin. Les gravures sont de Durand, Ellis, Neagle, etc. La partie littéraire consiste de morceaux inédits en prose et en vers des auteurs suivants : Ancelot, de Béranger, Berthoud, de Chateaubriand, Deschamps, Desbordes-Valmore, Doudain, Drouineau, Fontan, Mlle. D. Gay, E. de Girardin, Victor Hugo, J. Janin, Lamette, Latouche, de Lecluse, Lichtemberg, Mignet, de Musset, Ch. Nodier, Regnier-Destourbet, Saint-Marc-Girardin, de Ségur, Soulié, Soumet, Sue, Tissot, de Wailly, de Walsh.

Foreign and Classical Bookstore,  
CHARLES DE BEHR, Director,  
103 Broadway, New-York,  
32 South-sixth-street, Philadelphie.

## AVIS.

Le docteur V. GUILLON, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 52 Hudson-st. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter.

Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guilloa dans leur propre langue. Il se réfère :

à New-York, aux docteurs	Alex. H. Stevens,	
	J. W. Francis,	
	J. J. Graves.	
à Philadelphie	R. Laroche	
	Thos. Harris	
	Samuel Baker	Professeurs
à Baltimore	R. W. Hall	de l'université
	V. Potter, etc.	de Maryland.

Le docteur Guilloa recevra volontiers dans son étude, deux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole.

41

## FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.  
Pica..... 36 cents. Small Pica..... 36 cents.  
Long-Primer..... 40 Brevier..... 56  
Bourgeois..... 46 Minion..... 70  
Nonpareil..... 90 Pearl..... \$1 40  
Diamond..... \$2.

A six mois de crédit, ou à 7½ pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

WM. HAGAR et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agents de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

## BUREAU D'AGENCE, à NEW-YORK,

Broad-street, No. 8.

On s'y charge d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer la rentrée de fonds et d'en faire la remise ; de faire les entrées de Douane, pour chargemens et déchargemens de marchandises, bagage, etc. ; de traduire toute espèce de documents et de servir d'interprète ; de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences ; de fournir les renseignements nécessaires pour se faire naturaliser citoyen des États-Unis ; et enfin d'exécuter tout ce qui pourra être utile aux personnes qui auront recours, ou qui enverront leurs ordres à M. EUGENE BERGONZIO, directeur de cet établissement, qui donne les garanties nécessaires de son exactitude et loyauté.

Il y a dans le même Bureau, constamment à vendre, différentes qualités de Cigares de la Havane, en lots ou en boîtes de 250.

## CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraît tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des États-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

A PHILADELPHIE,..... MM. F. HUNTER.  
BALTIMORE,..... ALFRED MORTON.  
WASHINGTON, D. C.,..... PISHEY THOMPSON.  
NORFOLK, Va.,..... PASCAL SCHISANO.  
SAVANNAH,..... JOSEPH AUZE.  
AUGUSTA, (Ge.),..... J. P. SETZE.  
CHARLESTON,..... JUL. TAVEL.  
N.-ORLÉANS,..... F. GILLET & Cie.  
OPELOUSAS, La.,..... CHS. THIENEMAN.  
DONALDSONVILLE, La.,..... FRS. LEFORT, D. de P.  
BATON-ROUGE, La.,..... LOUIS SHEPPERS.  
PLAQUEMINE, La.,..... LS. DESOBRY, D. de P.  
ST.-MARTINSVILLE, La.,..... ADRIAN DUMARTRAIT.  
VERMILLIONVILLE, La.,..... E. CHAIX, Directeur de la Poste Mobile, Alabama.  
MOBILE, Alabama,..... BASIL MESLIER.  
ST.-LOUIS, Missouri,..... GABRIEL PAUL.  
NASHVILLE, Tenn.,..... PAUL NEGRIN.  
WEST-POINT, N.-Y.,..... JOSEPH DU COMMUN.  
ALBANY, N. Y.,..... E. CROWSWELL, Albany Agents.  
TROT. N. Y.,..... F. ADANCOURT.  
UTICA,..... SAMUEL D. DAKIN.  
BURLINGTON, Vt.,..... CHAUNCEY GOODRICH.  
BOSTON,..... F. SALKS, Foreign Bookstore, No. 35 Washington-street.

POTLAND, Me.,..... SAMUEL COLMAN.  
QUÉBEC,..... NELSON & COWAN.  
MONTRÉAL,..... E. FABRE.  
ST.-THOMAS,..... JOHN THOMSON.  
PORTO-RICO,.....  
STE.-CROIX,.....  
ST. JAGO DE CUBA,..... ROUSSEAU & Cie.  
ST.-PIERRE, MARTINIQUE,..... JOHN M. DIONIS.  
POINTE-A-PITRE, GUADELOUPE,..... SEGRETAIR.  
CARTHAGÈNE,..... ÉDOUARD GRISOLLE.  
HAYANNAH,..... DGN JOSÉ DE LA COVA.  
PORT-AU-PRINCE,..... FERRAND DE BEAUDIN.

## PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.

\$15, sans le Journal.

\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cent pour chacune des fois suivantes.